

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

...les aveux sont enregistrés



(Photo Atlantic Pacific.)

Désormais, dans l'État de Philadelphie, tous les interrogatoires ont pour témoins impartiaux l'objectif et le microphone, et ce film sonore sera présenté aux assises. C'est la riposte de la police américaine aux accusations portées contre elle.

(Lire, page 3, l'article de notre correspondant d'Amérique, sur les méthodes policières en usage aux États-Unis.)

LA LANTERNE SOURDE

Impartialité

L'OPINION publique s'émeut de l'affaire Almazian. Chacun prend parti, discute sans connaître, le plus souvent, des éléments.

Les uns, avec une conviction solidement établie et d'autant plus fondée qu'elle ne repose que sur une passion systématique, accusent la Police avec une légèreté qu'il serait odieux d'approuver. Les honnêtes gens ont le devoir de se rappeler les actes de courage quotidien qu'accomplissent ces modestes serviteurs de l'ordre, qui assurent au péril de leur vie la sécurité des citoyens.

Les autres, plus réservés dans leur jugement, plus prudents et désireux de conserver une impartialité nécessaire, estiment qu'il faut se garder d'une opinion préconçue, attendre les résultats de l'information judiciaire et faire confiance aux magistrats qui en sont chargés.

Toujours fidèle à sa ligne de conduite, *Détective* entend rester impartial. Il recueille les avis des uns et des autres ; à cette place et à l'heure actuelle, le dossier n'étant pas clos, il se fait un devoir de rapporter les deux thèses : il les soumet à ses lecteurs.

Almazian, dès qu'il a été mis en présence du juge d'instruction, s'est plaint des brutalités dont il a été victime à la police judiciaire et des conditions dans lesquelles pendant cinquante deux heures, il a été, simple témoin, détenu dans les locaux du quai des Orfèvres.

Son défenseur M^e Jean-Charles Legrand invoque tout d'abord les constatations médicales, précisées par le certificat du docteur Paul. Il fait grief aux inspecteurs d'avoir, pendant plus de deux journées, fait subir au taillieur arménien un interrogatoire qui ne tenait aucun compte des garanties nécessaires de la défense, telles que les a imposées la loi de 1897.

Du moment, soutient la défense, qu'un juge était désigné pour instruire l'affaire, les policiers devaient, en raison des présomptions qui, à leur avis, pesaient sur Almazian, conduire celui-ci chez M. Matifas, sans retard. Il n'était point besoin de lui faire subir cette inquisition prolongée, accompagnée de « traite-



Almazian vient de signer sa plainte contre X... pour « abus d'autorité et violences ».

ments » inadmissibles : Almazian s'était présenté spontanément à la police judiciaire un vendredi à 11 heures du matin ; il ne fut « remis » au juge que le dimanche à cinq heures du soir... On l'a fait coucher, dès la première nuit, dans un cachot, sur une planche, comme un mal-faiteur redouté, alors qu'il n'était qu'un témoin...

Ce ne sont pas seulement ces procédés qui sont critiquables, assure la défense : la façon dont ont été menées les perquisitions lui inspire des réserves « expresses », comme on dit au Palais. Les expertises n'ont pas été contradictoires. Les objets, sur lesquels ont été trouvés certains éléments, soumis aux analyses du laboratoire de l'identité judiciaire, n'ont pas été protégés comme il l'aurait fallu ; ils ont passé de main en main, ils ont circulé, ils ont pu subir des contacts étrangers. Les précautions que l'on prend, lorsqu'il s'agit de déterminer une fraude alimentaire, le mouillage ou l'écrémage du lait, ne sont pas adoptées lorsque l'honneur et la vie d'un homme sont menacés.

Les giclures sanglantes sur le mur de l'arrière-boutique de la rue Saint-Gilles ? Ce ne sont, en vérité, que des taches presque imperceptibles et qui avaient échappé à la première perquisition. Almazian, au surplus, en a donné l'explication : le mou de veau qu'il accrochait à un clou, pour son chat. Le coton d'ouate imbibé de sang et trouvé sur l'évier ? La police ne l'avait pas vu, à sa première « descente », sur les lieux... Des cheveux y étaient collés : ce sont des cheveux d'Almazian.

Les parcelles de vitrauphanie, qui sont sorties de la malle d'osier, et qui seraient d'une composition semblable à celle dont est recouverte la porte vitrée de l'arrière-boutique ?

Le sous-directeur de l'identité judiciaire n'a, sur ce point, donné encore que ses impressions, non pas une certitude scientifique.

Enfin, le témoignage de Flottes ? Témoignage auquel, dit M^e Jean-Charles Legrand, on ne saurait sérieusement s'arrêter.

La police judiciaire a été douloureusement touchée par les attaques qui la concernent.

Peut-on lui reprocher d'avoir gardé dans ses locaux, pendant plus de deux jours, un témoin aussi important qu'Almazian, de l'avoir interrogé ?

Le juge d'instruction lui avait donné la commission rogatoire la plus étendue dans ce but... Il n'est aucun texte de loi qui impose aux policiers un délai pour l'audition des témoins.

Almazian s'est en effet présenté spontanément au quai des Orfèvres, mais il oublie de dire que le vendredi matin, les journaux le mettaient en cause, et les inspecteurs qui devaient aller le chercher se croisèrent avec lui, en chemin... Sa spontanéité est relative.

Pourquoi n'a-t-on pas libéré, le premier soir, Almazian ? Parce que le service de l'identité judiciaire ne pouvait donner le résultat de l'expertise des giclures avant une heure tardive de la nuit : il était une heure du matin lorsque l'on sut que les taches étaient de sang humain ne remontant pas à plus de deux mois... Dès cet instant, une charge très grave pesait sur le taillieur : on décida de le garder ; il eut alors une crise de rage, se débattit si violemment — et sa force est extrême — que l'on dut lui passer les menottes...

Les menottes ? Mais le règlement oblige à cette mesure si l'homme se débat, s'il devient menaçant ; elle peut empêcher la fuite ou le suicide ; trop d'exemples l'ont montré.

Les inspecteurs durent maintenir Almazian contre le mur de leur bureau ; ainsi s'expliquent les ecchymoses que le médecin a constatées, lesquelles ont été occasionnées dans cette résistance farouche.

Almazian a menti ; il a donné son emploi du temps du 9 septembre : mensonge ; il a indiqué l'heure du train qu'il avait pris à la gare du Nord pour rentrer à Montmorency : mensonge. Il a raconté qu'il n'avait pas vu Rigaudin depuis un mois... mensonge... Il avait passé avec lui la soirée du 8 à Montmorency, et le 9 au matin, il avait, avec lui, regagné Paris.

Les giclures de sang visibles dans la boutique, les éraflures relevées aux parois de l'escalier qui, dans la boutique de la rue Saint-Gilles, conduit à la cave, et qui correspondent au choc d'un lourd colis qu'on transporte, la vitrauphanie, le coton sanglant, tout cela constitue un amas impressionnant.

Et Flottes ? Il est toujours facile de faire bon marché d'un témoignage redoutable. Sans doute, il s'est décidé tardivement à faire ces révélations. Mais il les a d'abord confiées, avec ses inquiétudes, ses angoisses, à ses proches parents, et il a cru de son devoir de déposer, lorsqu'il a cru qu'Almazian allait être libéré.

Flottes est un honnête homme ; tous ceux qui le connaissent l'ont attesté ; son témoignage est une charge supplémentaire.

Tout le Palais connaît M. le juge d'instruction Matifas et apprécie ses qualités d'intelligence et d'équité. L'homme qui est accusé d'un crime et qui se dit innocent ne pouvait souhaiter un magistrat plus impartial.



(Photos *Détective*.)

En présence d'Almazian et de son défenseur M^e Legrand, le directeur de la Police judiciaire et ses inspecteurs ont reconstitué, rue Saint-Gilles, le chargement de la malle sanglante sur « le taxi rouge ». Le chauffeur Flottes était au volant de sa voiture, et il a répété toutes les opérations qu'il affirme avoir faites dans l'après-midi du 9 septembre, et qui, vérifiées, restent autant de charges contre Almazian.

Dans les rochers qui surplombent les routes, en Albanie, en Bulgarie, en Epire, en Thessalie, des hors-la-loi guettent les riches voyageurs. Les gendarmes traquent en vain ces

ROIS DES MONTAGNES

Paul Bringulier, dont nos lecteurs connaissent l'audace et le talent, a réussi — à travers quels périls — à joindre le plus célèbre de ces bandits, Tzatzas, dont la tête est mise à prix

un million

par le gouvernement de la Grèce.

C'est dans notre prochain numéro que nous commencerons la publication de ce sensationnel reportage chez

Les ROIS des MONTAGNES

Anonymat

M^e Jane Rospars-Legrand est une des plus brillantes avocates du barreau de Paris. La première, elle réussit à « enfoncer » la porte du secrétariat de la Conférence qui, jusqu'en 1922, était jéroisement fermée aux jeunes avocates...

M^e Jane Rospars-Legrand suit en ce moment avec une ardeur toute légitime l'instruction d'Almazian que son mari, M^e Jean-Charles Legrand, défend avec tant d'intelligent dévouement.

L'autre jour, devant la 10^e chambre correctionnelle, M^e Jane Rospars-Legrand venait de plaider pour un trafiquant de cocaïne. Elle avait été éloquente ; le tribunal fut indulgent. Après l'audience, un homme se précipita sur l'avocate :

— Madame, comme vous avez bien « causé » ! Donnez-moi votre nom...

— Impossible ! Sachez seulement

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro la suite de notre enquête sur « Les Secrets de la contrebande », par Emmanuel Bourcier.

que je suis la femme du défenseur d'Almazian...

Et elle s'éloigna dignement...



La morte bien vivante

Samedi dernier, on jugeait aux assises de la Seine une malheureuse femme, M^{me} Litot, qui avait tenté de s'asphyxier au gaz et d'entraîner dans la mort son mari et son enfant. L'enfant mourut, M. et M^{me} Litot furent sauvés.

Or il parut établi, à l'audience, que la malheureuse avait subi l'influence d'une femme de ménage qui lui aurait donné l'idée du suicide, parce qu'elle-même avait autrefois essayé de se tuer...

La « commère » — comme dit le président — fut houspillée par le président Warrain.

«... J'ai eu bien à plaindre ; j'étais désespérée, alors je me suis donné la mort... »

La salle, malgré la tragédie qui s'évoquait, pouffa de rire : car la femme de ménage se portait à merveille.

PASSE-PARTOUT

LES ÉNIGMES

Grand concours hebdomadaire

Voici la liste des gagnants de la 8^{me} Enigme

(47 réponses justes nous sont parvenues)

- 1^{er} prix (50 points), Mme Th. DANIEL, 1, rue Saint-Lazare, COLOMBES 1.000 francs.
- 2^e prix (40 points), Docteur HUCHARD, 4, rue du Long-Pont, NOYON, 500 francs.
- 3^e — (35 points), Robert de PRYSE, Place de la Gare, COURTRAI, 250 francs.
- 4^e — (30 points), Edouard VANHERPE, 71, rue du Cretinier, WATRELOS (Nord), 150 francs.
- 5^e — (25 points), Mme Henri VIAL, Urtin Begi, CAMBO, 100 francs.
- 6^e — (24 points), A. BILLANGE, C. Indirectes, 39, Traverse Périer, MARSEILLE, 50 francs.
- 7^e — (23 points), Albert SALLE, Quartier Bouchart, lit 33, Sanatorium de BREVANNES (Seine-et-Oise), 50 francs.
- 8^e — (22 points), MARTIN, M^e Armurier, 6^e groupe artillerie, LILLE, 50 francs.
- 9^e — (21 points), Mlle Suzanne DULOT, 24, rue de Lyon, PARIS, 50 fr.
- 10^e — (20 points), Mme A. GUILLEMAIN, Villa Marie-Thérèse, avenue Fould, TARBES (Hautes-Pyrénées), 50 francs.
- 11^e — (19 points), Lieutenant Maurice GUILLEMAIN, Villa Thérèse, avenue Fould, TARBES (Hautes-Pyrénées), 50 francs.
- 12^e — (18 points), Mary QUENIN, 2, rue Puget, MARSEILLE (Bouches-du-Rhône), 50 francs.
- 13^e — (17 points), VALETTE, 8, boulevard de Strasbourg, MARSEILLE 50 francs.
- 14^e — (16 points), Claude DUMAS, 234, rue du Faubourg-Saint-Honoré, PARIS, 50 francs.
- 15^e — (15 points), Charles BERANGER, 16, rue Baurewart, ROUBAIX (Nord), 50 francs.
- 16^e — (14 points), Henri PINARD, 2, rue Jean-Baptiste Delpech, CAHORS (Lot), 50 francs.
- 17^e — (13 points), Mme BOGUSLAWSKY, 6, rue Emilio-Cholois, NIORT (Deux-Sèvres), 50 francs.
- 18^e — (12 points), Marcel PACCANT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau, ISSY-LES-MOULINEAUX, 50 francs.
- 19^e — (11 points), Joseph GOBERT, 3, rue du Commerce, JAMBES-NAMUR (Belgique), 50 francs.
- 20^e — (10 points), Mlle Germaine EVEN, chez Mme Falettes, villa de la Plane, ROSNY-SOUS-BOIS, 50 francs.
- 21^e — (9 points), Mme FALETTES, 65, villa de la Plaine, ROSNY-SOUS-BOIS, 50 francs.
- 22^e — (8 points), Mme DUMOUSSET, 24, rue Pascal, CLERMONT-FERRAND, 50 francs.
- 23^e — (7 points), A. NICAISE, 21, avenue Gallieni, VILLEMOMBLE (Seine), 50 francs.
- 24^e — (6 points), Léon SEE FILS, 4, côte du Pecq, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, 50 francs.
- 25^e — (5 points), S. QUEGUINER, 1, rue du Port-Communeau, NANTES, 50 francs.

Lire, pages 14 et 15, le règlement du concours, la onzième énigme et la solution de la neuvième.

100 pages d'héliogravure avec couverture en couleurs formeront

L'Almanach 1930 DE DÉTECTIVE

Tous les faits divers de l'année Tous les grands procès de l'année TOUS LES MYSTÈRES

200 photographies et dessins

L'Almanach 1930 DE DÉTECTIVE SERA EN VENTE LE 25 NOVEMBRE

Retenez-le dès à présent chez votre marchand de journaux.

3 fr. 95

1 Franc 25
DÉTECTIVE
16 pages

35, Rue Madame, Paris
Téléphone : LITTRÉ 32-11

George-Kessel

Directeur-Rédacteur en Chef



New-York (De notre correspondant particulier.)

En présence des policemen de sa brigade spéciale, le commissaire Whalen (à droite), chef de la police de New-York, s'apprête à interroger les deux bandits Pietro et Leonardo Dana, dont les crimes ont terrorisé l'Amérique.

Il n'est pas qu'en France que l'instruction des grandes affaires criminelles passionne l'opinion.

Les méthodes d'interrogatoire et les formes d'investigation employées par la police à l'égard des malfaiteurs et des suspects sont considérées par le public américain comme l'une des questions les plus brûlantes de l'actualité.

Au fait, cette question est remise à l'ordre du jour chaque fois qu'un bandit notoire est pris par la police et que l'aveu de ses crimes lui est arraché, souvent grâce à des prodiges d'ingéniosité et de psychologie, mais parfois aussi au moyen d'armes plus brutales.

Le « grilling » ou « interrogatoire au troisième degré » demeure la terreur des criminels et des bandits, les « gangsters », comme on dit en Amérique, pour désigner les malfaiteurs professionnels, affiliés aux syndicats du crime et de la contrebande. Car c'est à ces gangsters surtout que le grilling est appliqué, ainsi qu'aux récidivistes et aux assassins invétérés. Quant aux malfaiteurs ordinaires et aux auteurs de crimes passionnels, un traitement plus doux leur est réservé. Depuis quelques années, les criminalistes américains ont reconnu la supériorité de l'investigation psychologique et scientifique sur les « méthodes barbares » employées jadis. Le « troisième degré » ne menace plus le commun des mortels, et le détective simpliste et brutal est de plus en plus souvent secondé, contrôlé et même remplacé par le spécialiste et le savant. Il n'en demeure pas moins vrai que le « grilling » subsiste en Amérique, et qu'avant de confier le gangster au juge d'instruction, la police emploie des moyens d'inquisition suffisamment persuasifs pour arracher la vérité, ou des bribes de vérité, au coupable, et pour simplifier par là le travail de l'avocat de district. Cependant, chaque fois que, l'inculpé parvient à prouver que sa confession a été forcée ou provoquée par la brutalité, l'acte d'accusation est suspendu et les aveux sont considérés comme nuls. C'est donc avec la plus grande circonspection que le détective ou, plus souvent, les détectives procéderont à l'interrogatoire.

Et tout d'abord ils auront recours à des méthodes psychologiques, sentimentales plutôt, cherchant à impressionner l'inculpé, à agir sur ses nerfs et sa sensibilité. Une des manières employées par la police américaine est la suivante : s'il y a plusieurs inculpés — affiliés d'une même bande, par exemple — ils sont alignés et placés sous des projecteurs puissants. Une rangée de détectives masqués se place en face d'eux et les examine longuement, observant de près les traits de leurs visages et leurs signes caractéristiques. Cet examen, qui s'effectue dans le silence le plus profond, est destiné moins à renseigner directement les détectives qu'à créer une tension et à provoquer des réflexes nerveux, dont un policier expérimenté et habile saura immédiatement tirer avantage. Quant à l'interrogatoire lui-même, il est généralement pratiqué par des experts, attachés à la police spécialement à cet effet, et qui poussent l'art de questionner et de contrôler les réponses du suspect à une rare perfection. Généralement le malfaiteur est soumis aux feux croisés d'un groupe de quatre détectives ; ces groupes se relaient continuellement, si bien que le suspect est obligé de répondre durant des heures interminables, et souvent en pleine nuit, sans la possibilité de prendre le moindre repos, la privation du sommeil étant une des armes les plus formidables de l'inquisition moderne. Il y en a d'autres : la pièce garnie de liège et surchauffée, par exemple. Et lorsqu'il s'agit d'un morphomane ou d'un opiomane (et ceux-ci sont nombreux, bien entendu, parmi les criminels), la pri-

GRILLING



Gordon Northcott qui assassina trois jeunes garçons, descend l'escalier qui mène à la chambre du « grilling » où aura lieu l'interrogatoire « au troisième degré ».

vation de la drogue et l'angoisse qu'elle provoque sont des moyens à peu près certains pour surprendre les aveux. Lorsqu'il s'agit des nègres, le détective emploie d'autres méthodes encore, et tire habilement parti des superstitions des noirs pour leur inspirer la terreur.

En somme, la psychologie et la connaissance approfondie du criminel, mis pour ainsi dire en observation, entrent en jeu bien plus que la force physique. Mais lorsque tous ces moyens sont épuisés, le policier n'hésitera pas à appliquer d'autres méthodes plus directes, et cela surtout s'il se trouve en face d'un gangster, d'un tueur professionnel, dont la culpabilité est certaine, et qui fait partie de l'une de ces bandes formidables qui terrorisent les grands centres des Etats-Unis, membres d'organisations secrètes puissantes qui livrent à la société une guerre sans merci. Lorsque « l'inquisition psychologique » aura échoué ou n'aura pu être utilement pratiquée, c'est le « tuyau de caoutchouc » qui aura raison du malfaiteur, et dont le policier se servira en guise de gourdin, cette arme ayant l'avantage de ne pas occasionner de fractures ou de lésion profonde.

Il y a une quinzaine d'années, la brutalité était employée dans la plupart des cas. En 1915, à la suite du célèbre assassinat de Rosenthal devant l'hôtel Metropole de New-York, cinq bandits, dont les fameux Gyp the Blood et Lefty Louis, furent soumis à toutes les rigueurs du « troisième degré », avant d'être envoyés à la chaise électrique.

Un mouvement d'opinion en faveur d'un traitement plus humain du criminel est intervenu depuis cette époque. Tout récemment encore, au mois de mai 1928, l'Association des avocats de New-York, s'étant émue des plaintes de certains accusés, a ouvert une enquête sur les modes d'interrogatoires et d'inquisitions brutales pratiqués par la police. Le résultat de cette enquête a été de souligner les défauts de la procédure criminelle qui livre le suspect au pouvoir discrétionnaire de la police. Le rapport de l'Association des avocats cite le cas d'un policier qui, pour extorquer la vérité à un criminel, l'avait cuisiné à l'aide d'un gant de boxe. Malgré ces faits, qui seront prochainement soumis au contrôle des autorités compétentes, le « troisième degré » perd de plus en plus son aspect d'inquisition au sens propre du mot. Les spécialistes, les experts de l'interrogatoire ne voient dans la force brutale qu'une arme dangereuse, apte à fausser la vérité. De plus, l'investigation criminelle tend de plus en plus à se servir de la coopération de la science. C'est ainsi que la police américaine a eu l'ingénieuse idée de faire enregistrer la confession des criminels sur une bande de film sonore qui constituera un témoignage précieux lors du procès.

Enfin, les grandes universités, celles de San Francisco et de Los Angeles, par exemple, ont mis leurs laboratoires au service de l'investigation criminelle, et coopèrent avec les laboratoires de l'identité judiciaire. Le microscope, l'éprouvette, l'objectif remplacent de plus en plus souvent le « tuyau de caoutchouc ». De plus, les grands organes de la presse se chargent de résoudre les énigmes criminelles, et leur collaboration rend d'immenses services à la justice, qui préfère souvent confier une affaire retentissante aux journalistes et aux détectives amateurs qu'aux policiers professionnels. Mais, ainsi que le démontra l'enquête de l'Association des avocats, ces changements ne sont venus que graduellement, ils sont encore loin d'être généralisés. Le « troisième degré » n'a pas cessé d'exercer son action, et le fameux « grilling » américain a conduit plus d'un gangster au seuil de la maison de la mort.

Roy PINKER.

LE NUMÉRO 831



Pour « 831 » la vie facile des bars et des palaces avait du bon.

LORD D..., contrôleur général des « correspondants » de l'Intelligence Service, regarda sa montre. Il était une heure après midi. Lord D... coupa la prise de son téléphone secret, se leva, mit son pardessus, son chapeau et ses gants. A ce moment précis un de ses secrétaires entra dans le bureau. Il avait des dossiers dans les mains. Tout en allumant une cigarette, le contrôleur tourna vers lui un visage interrogateur. L'autre parla d'une voix blanche, une voix indifférente de fonctionnaire :

— L'agent 831 que nous considérons comme brûlé et inintéressant depuis quelque temps déjà, vient d'être arrêté par la police française à Paris, pour une affaire de droit commun. Escroqueries.

— Apportez-moi le dossier.

— Le voici.

Debout près de sa table, d'un doigt négligent, Lord D... commença de feuilleter le paquet de feuillets. Une heure après, il était encore là. Il s'était assis.

■ ■ ■

Le 10 décembre 1885 à Cochrane du Canada, une danseuse entraînée du Bal des trappeurs mettait au monde un fils. Qui en était le père ? Patrick ou Cassidy ? Le savait-elle elle-même ? Ou, en accusant ces deux habitués du bal de cette paternité, voulait-elle sauver du scandale le véritable père ? Toujours est-il que Michel a porté alternativement ces deux noms, qu'il reste muet sur ce secret et qu'il ne prononce jamais le nom de sa mère, même pas le mot de « mère ».

La danseuse éleva tant bien que mal son fils. Et quinze ans après, une femme flétrie, qui cachait sous un manteau étrié une robe pailletée de fille de dancing, accompagnait sur le port un garçon solide qui s'embarquait comme matelot. Pendant quinze ans Michel courut les océans. Mais il sentait en lui des destins moins simples. Un jour, à bout de patience, il s'arrêta à une escale, il ne reprend pas son poste sur le bateau. Il est à Port-Saïd. Il vit à force d'expédients quelques semaines. Un soir une rumeur emplit la ville. C'est la guerre. Né au Canada, Michel, malgré son état civil confus, court le risque d'être incorporé dans l'armée anglaise. Le fils de la danseuse n'est pas un lâche. Mais la discipline du régiment, les misères de la guerre le rebutent à l'avance. Il s'embarque comme soutier pour les États-Unis. Il vit la guerre là-bas, misérablement, il voit autour de lui la fièvre de la grande aventure. Soutier, docker, commis de douane, il laisse l'enthousiasme passer par-dessus sa tête, il sent peut-être vaguement qu'il a manqué sa vie ou sa mort.

En 1920, le hasard le conduit au Mexique. Et d'un coup la chance tourne. Dans un bar, une nuit, il fait la connaissance de quelques hommes sournois qui l'interrogent, le jaugent et lui proposent de se joindre à eux. Il s'agit d'un complot. Michel suit en riant. Que lui importait ? Il eût aussi bien disposé de sa vie, à ce moment-là, pour une expédition au pôle Nord, ou un cambriolage dangereux. Le complot réussit. La révolution éclate et s'installe dans le pays. Cassidy comprend tout le bénéfice qu'il peut tirer de ce désordre, s'efforce, s'applique, se jette tout entier dans la lutte. On commence à connaître son nom, les insurgés parlent avec admiration de l'étranger aux larges épaules, qui passe en riant à travers les coups de carabine des soldats fédéraux. Un jour, le fils de la danseuse flétrie, le soutier déserteur de Port-Saïd se trouve le chef d'une armée de quinze mille hommes et tient dans la terreur tout un pays. C'est à ce moment qu'un étranger demande à lui parler, passe trois heures enfermé avec lui et disparaît. Cassidy fait désormais partie de la prodigieuse organisation

de l'espionnage britannique, l'Intelligence Service, et se fait appeler Corrigan.

Prince du pétrole et de l'or

Il a insatiablement besoin d'argent. Il y a, au Mexique, des mines d'or et des puits de pétrole. Il était facile au général Corrigan de se faire attribuer des terrains, mais ces terrains n'étaient pas forcément précieux. Michel aida la nature et le hasard. A grands renforts de camions, il transporta des caisses de pétrole dans un vaste champ qu'il s'était approprié, il fit verser le contenu des bidons dans un creux de terrain. Des experts, aussitôt appelés, durent convenir que cette terre paraissait receler un magnifique gisement de pétrole. Les acheteurs, les trusteurs, les banques se disputèrent son acquisition à des prix fabuleux. Un peu plus tard, on put voir le spectacle curieux de Corrigan accompagné de deux de ses amis, tirer des coups de fusil dans le sol, à un autre endroit. Le plomb des cartouches avait été remplacé par des paillettes d'or, et le champ devenait d'un coup gisement aurifère. Les chercheurs, les illuminés, les intoxiqués de l'or se ruèrent. Corrigan est désormais riche. Au diable maintenant la révolution ! Il ose rentrer en Angleterre. Qui reconnaîtrait le matelot déserteur dans ce personnage considérable, couvert de pelisses et qui descend dans les meilleurs palaces de Hyde Park ! Il étale,



Le 28 février 1928 une aubade claironnante et accordéonesque est donnée à l'occasion du retour de Miss Muriel Harrill, que l'on voit ici. « Phantom » est le premier cheval

se fait introduire dans la « gentry », se marie...
... Lord D... leva un instant la tête du dossier. Il se rappelait l'entrée dans son bureau, cinq ans auparavant, de l'agent 831, important, satisfait. Sa femme était avec lui, Constance Melderey. Ils étaient sortis tous les trois dans la luxueuse auto de Corrigan. Après dîner Lord D... s'était excusé. Il était attendu à son cercle, le Ciro's.

— Je viens avec vous, je suis également inscrit au Ciro's, avait dit l'ancien soutier. Corrigan membre d'un des clubs les plus fermés et les plus élégants de Londres ! Lord D... avait eu un haut-

le-cors à ce moment-là... Maintenant il souriait, rêveur.

— C'est un sacré garçon, tout de même, murmura-t-il tout haut pour lui seul.

Et il se remit au dossier...

Struggle for life

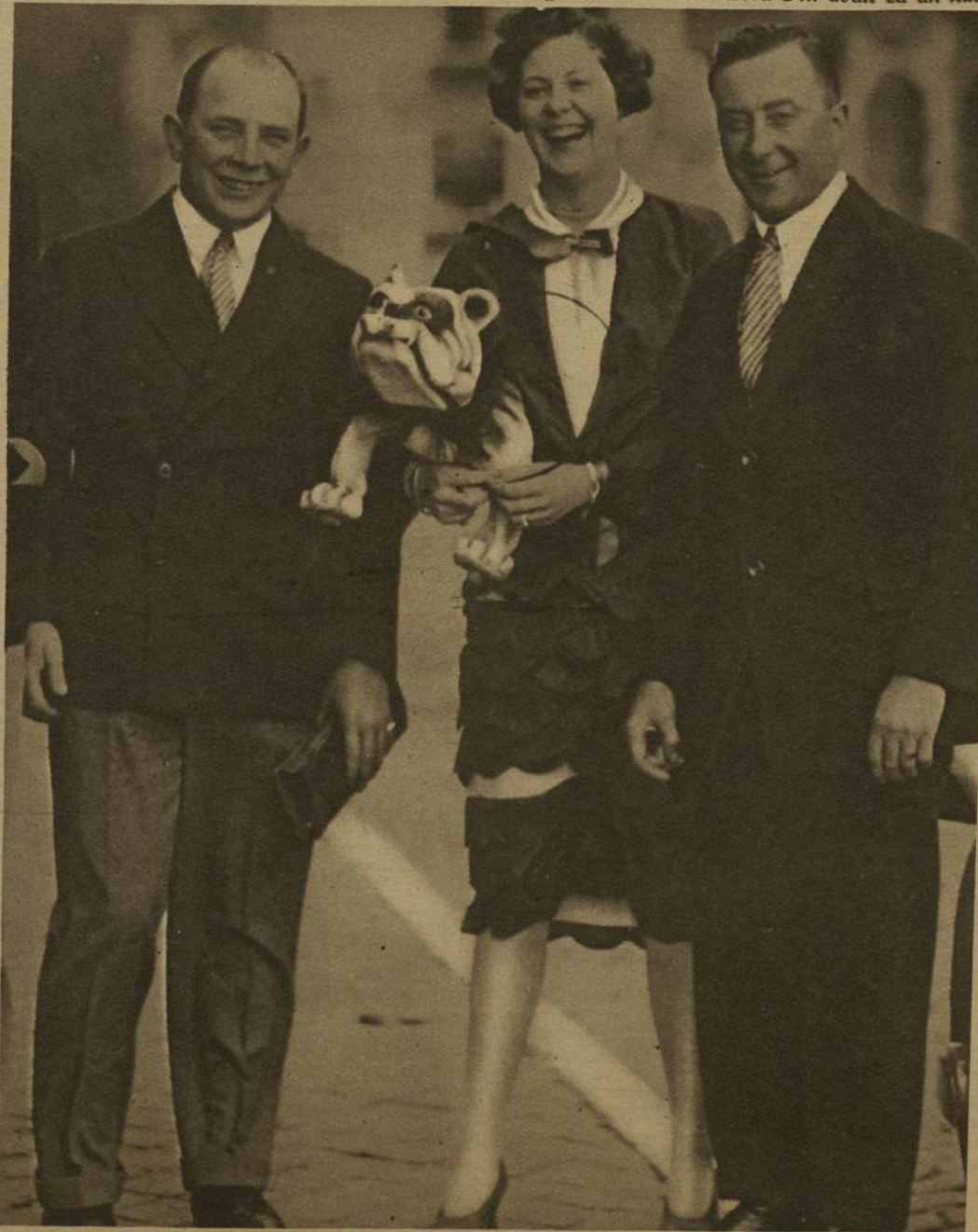
Corrigan retourne en Amérique, achève de monnayer ses options sur les terrains « pétrolières » et « aurifères », puis rentre en Angleterre. Il s'est déjà séparé de sa femme et vit avec sa maîtresse, Olive Dunkley. Il s'essaye alors à quelques escroqueries. L'Intelligence Service n'aime pas ce genre de plaisanterie de la part de ses agents. D'autre part, Corrigan agitateur mexicain pouvait être de quelque utilité. L'espionnage anglais le lâche. Or, Michel porte officiellement un nom qui n'est pas le sien. Pour lui faciliter la besogne, en 1923, l'Intelligence Service lui avait composé un état civil complet et lui avait donné les papiers d'un certain Denis Corrigan. Le véritable Denis Corrigan, sans famille et sans amis, était tombé, vers 1917, quelque part dans la Somme. Les services secrets possèdent ainsi quantité d'états civils sans propriétaires, dont ils usent pour masquer leurs agents. Et selon l'usage, l'Intelligence Service, en lâchant le collaborateur devenu indésirable, le brûle. La police apprend comme par hasard cette histoire de faux papiers. On inquiète Corrigan, on le surveille. Il s'enfuit en Belgique, avec Olive. Il se fait passer à Bruxelles pour ingénieur, achète des chevaux de course. Mais la rancune de la police anglaise le poursuit. La police belge, alertée, l'arrête avec sa compagne, le fait condamner à un mois de prison pour port de faux nom. C'est décembre 1926.

Michel comprend qu'il ne sera pas tranquille tant qu'il n'aura pas liquidé cette fausse situation. Il fait face, rentre à Londres à grand fracas, introduit une instance pour modification d'état civil. L'Intelligence Service ne tient pas au scandale. Il apaise les choses et, bientôt, un arrêt autorise Cassidy à porter le nom de Michel Corrigan, né à Fermoy, en Irlande. La belle vie reprend. Mais les revenus des fausses mines du Mexique s'épuisent. Michel se mêle à des affaires louches. Il est compromis et condamné à deux mois de prison pour faux. Mais, ce n'est qu'à partir de ce moment-là qu'il va commencer la série de ses grandes escroqueries, qu'il donne sa mesure. Il a une nouvelle maîtresse, une danseuse, miss Muriel Harrill. Ils partent tous les deux pour la France, le Midi, Cannes. Corrigan est enfin sur le terrain, sur le plan qui lui convient. Le premier jour de leur arrivée, ils croisent quelqu'un dans le hall de l'hôtel. Muriel, inconsciente, se précipite :

« Regarde. Voilà M. Jonesco ! »

« 831 » joue les Monck

Michel pâlit. Ça commence mal. Quatre mois auparavant, il a, en effet, fait la connaissance,



Sur la Riviera, miss Muriel Harrill, confiante en son heureuse étoile, rit à la vie, elle a, à sa droite « Denis Corrigan », et à sa gauche M. Jonesco Barbu.

HOMME SANS NOM



au Bourget du cheval « Phantom » qui est allé défendre, sur les hippodromes anglais les couleurs qui ait accompli par la voie des airs le trajet France-Angleterre et retour.



Le commissaire Barthelet de la S. G. qui fit arrêter « 831 ».

à Ostende, de ce riche industriel roumain. M. Jonesco Barbu s'intéresse prodigieusement aux affaires de pétrole. L'occasion était trop belle. Corrigan avait exhibé de vieux papiers, avait raconté une fois de plus le mythe des mines du Mexique. Le Roumain avait cru flairer la grosse affaire. Il avait cherché par tous les moyens à s'attirer les bonnes grâces de ce magnat des gisements américains. Tous les moyens ? Un seul avait suffi : l'argent, d'autant que Corrigan aidait singulièrement ses efforts, et lui épargnait la moitié du chemin. Aussi bien, M. Jonesco avait appris avec quelque étonnement, un matin, que le puissant Corrigan avait disparu d'Ostende. Après vingt-quatre heures de recherches et de demandes de renseignements, il avait dû comprendre et faire son bilan. Il lui en coûtait 500.000 francs.

On comprend que Corrigan pâlisse en le rencontrant à Cannes. Et de fait, M. Jonesco se précipite, la voix rauque de colère, brandit le poing, parle de police, de plainte. Michel l'accueille, le sourit haut, et la main franche. Il ne le prend pas de haut, il s'étonne, il rit d'un manque si flagrant de savoir-vivre. De quoi parle-t-on ? Mon Dieu, que cette affaire est ridicule ! Ces 500.000 francs étaient bien sortis de sa mémoire. On va régler tout cela. Entre potentats de l'argent, qui brassent des centaines de millions, cette bagatelle pouvait vraiment être noyée.

Bientôt, Corrigan apprend que M. Jonesco Barbu est un partisan, un ami du prince Carol, l'héritier exilé du trône de Roumanie. L'ancien insurgé frémit de joie. Il a toujours gardé le goût des complots. Il offre sans doute ses services. Toujours est-il que les deux hommes partent ensemble. On les voit en Suisse, en Italie, à Paris, en Angleterre. C'est le moment où le prince songe à un retour possible en Roumanie. Corrigan a l'idée de préparer l'aventure d'une façon très moderne. Deux avions sont achetés par ses soins. On les emmène de Londres à Paris. Au premier signal ils doivent emporter le prétendant et ses lieutenants vers la Roumanie. Le roi Ferdinand meurt. C'est le moment. Corrigan presse les préparatifs. Mais le prince, amoureux, irrésolu et écœuré, balance, ne se décide pas, laisse passer l'occasion unique. Tous ces efforts ont été vains. Sur quoi M. Jonesco a à Londres une étrange histoire. La police anglaise discute son identité. On refuse de viser son passeport. En vain, son avocat, le vice-président du Sénat de Roumanie, intervient. M. Jonesco en est réduit à se servir d'un passeport qui n'est pas en règle et cette aventure lui vaut des démêlés fâcheux avec la justice de son pays. Son avocat, l'homme politique, est lui-même inquiet. Enfin, tout s'arrange et les deux amis reviennent à Cannes. Mais tout cela n'a rien rapporté à Corrigan. Sous prétexte de liquider le vieil incident de sa dette, il signe pour 500.000 francs de traites à M. Jonesco.

Et, un peu plus tard, comme il a les poches pleines de chèques, M. Jonesco s'empresse de

lui avancer de nouveau, en bel et bon argent, un autre demi-million, contre un chèque.

L'apogée

Entre temps, Corrigan s'est imposé sur la Côte d'Azur et se produit avec éclat. Il a cette volonté dans le charme, cet entêtement dans le commerce mondain, ce magnétisme qui, dans le monde des snobs, des oisifs, des errants de plages et de stations, suffisent à ouvrir les portes et les cercles ; cette audace douceuse faite d'absence d'éducation et de finesse instinctive

qui est une des qualités habituelles des grands aventuriers. Il promène une femme agréable, des chiens admirables dans des autos de choix. Il lui manque un panache : la noblesse sentimentale. Il se fera donc passer pour officier aviateur. Les journaux locaux, jusqu'à la grande presse de Londres annoncent que M. Michel Corrigan tentera bientôt le grand raid Europe-Amérique. Dans son visage musclé et halé, ses yeux pâles semblent luire de modestie énergique. Quand il joue, tout le monde admire son aisance, sa nonchalance, son élégance à perdre. Car il perd. Les escrocs perdent toujours au jeu. Heureusement, la crédulité des hommes est sans bornes et, à Cannes, les victimes sont de classe. Voici un M. Gannon Berk-Dakeyne. M. Gannon Berk-Dakeyne est un riche Londonien, dont la fortune est assez récente. Il voudrait bien se faire des relations flatteuses, faire ce changement de caste que son argent ne lui a pas encore permis. Corrigan l'éblouit avec une facilité dérisoire. La carte de membre du *Ciro's*, le luxe, la jolie Muriel font perdre à l'honorable M. Gannon Berk-Dakeyne la prudence la plus élémentaire. A peine s'aperçoit-il que ce chèque de 5.000 livres sterling qu'il remet à Corrigan est sans contre-partie de la part de l'aventurier. Et voilà une nouvelle dupe.

Presque en même temps arrive à Cannes une famille américaine, les Noad. Trois jours

suffisent aux Corrigan pour devenir leurs intimes. Une nuit, après le théâtre, tous les quatre montent dans l'appartement des Noad. On boit du champagne, on joue sur le phonographe les derniers disques hawaïens. Quand ils s'en vont, les Corrigan ont l'air un peu ivres. Muriel l'est en réalité. Mais son amant a gardé la main assez ferme pour subtiliser sur une coiffeuse une partie des bijoux de Mme Noad, deux colliers, une rivière de diamants, des émeraudes, pour trois millions.

Le vol étonne et inquiète. On enquête. Et M. Gannon Berk-Dakeyne commence à parler haut. Muriel pleure et Michel décide le départ. Amsterdam sera leur refuge. Les Hollandais n'ont pas encore été touchés par les exploits de l'ancien général mexicain. Deux ou trois financiers se laissent prendre à la limpidité des yeux de Michel et le couple revient en France avec de belles dépouilles.

Seigneur du turf

Sentant que les enquêteurs ont lâché prise, Corrigan prodigue ses efforts de représentation. Il achète d'autres chevaux de course. Il a bientôt une écurie complète. La galanterie et la prudence lui commandent d'en faire don à sa maîtresse. C'est donc l'écurie de Miss Harrill qui dispute sa chance sur les champs de course. Et elle la dispute fort bien. C'est souvent que la jolie Anglaise, flanquée de Corrigan impeccable, en chapeau haut-de-forme gris, jaquette et guêtres blanches, doit ramener par la bride, au pesage, son cheval vainqueur. Aboul Abbas, Ajonc, Bedford, Magic Fan, Velox portent sa casaque. Un entraîneur réputé, Jac Davis, soigne ses bêtes à Maisons-Laffitte. Il vend un jour au comte Badani, Aboul Abbas pour 450.000 francs, et Ajonc pour 120.000.

Le couple est installé à Paris, 63, avenue Marceau, dans un appartement meublé de 2.000 francs par semaine.

Il joue maintenant les aventuriers retirés des affaires, les héros retirés des combats.

Muriel continue à rire innocemment, sans se douter de la double existence de son compagnon, et c'est la force redoutable de cet homme de savoir garder pour lui seul son secret. Il va fréquemment à Londres, échafaude dix affaires nouvelles. Qui connaîtra jamais les mille escroqueries colossales où il a été mêlé, et qui ne seront jamais éclaircies ? En août, il réussit à escroquer à un éditeur anglais, M. Shaw, 40.000 livres, cinq millions de francs. Et il prépare une combinaison redoutable, où il est question de coupe de bois et d'usines à installer. Il touche à ce sujet des financiers de Berlin, de Bruxelles, d'Amsterdam, de Londres, de Moscou, de Rome. Cinquante millions sont en jeu.

La roche tarpéienne

Il est à son apogée. Tout casse. M. Shaw, acculé à la faillite, l'accuse. Les plaintes s'amoncellent. L'autre jour, sur les ordres du commissaire Barthelet, de la Sûreté générale, les inspecteurs du Bac et Garanger l'arrêtent avenue Marceau, au saut du lit. Muriel Harrill pleure. Elle n'a pas fini de pleurer.

Devant les magistrats instructeurs, Corrigan, à peine défait, murmure quand on lui reproche une escroquerie médiocre, de moins de cinq cent mille francs :

« Pour qui me prenez-vous ? »

Mais, au-dessus du million, il prend tout à sa charge.

C'est un grand aventurier qui est éteint.

■ ■ ■

... Lord D... referma le dossier, eut une grimace dans le coin de la bouche, un hochement de tête admiratif peut-être, se leva et alla à la fenêtre regarder le brouillard étouffer la rue.

F. DUPIN.



Miss Muriel Harrill, s'adonne aux joies de la gymnastique rythmique et des exercices de plein air, ignorante de la double vie de Corrigan.

AU COMPTOIR = D'ORLEANS =

112-114 AVENUE D'ORLEANS - PARIS - TEL. VAUG 15-62

Maison sans aucune succursale

BIJOUTERIE - ORFÈVRE - JOAILLERIE

HORLOGERIE - CARILLON

GARNITURE / DE CHEMINÉE /

25 Novembre!.....
St^e Catherine



MONTRE
de forme, sur moire, or contrôlé
excellent mouvement rubis,
garanti 5 ans.
Valeur 275 fr. Prix **195.»**



COLLIER
or contrôlé,
massif. Val. 55
Prix **39.75**

MONTRE
or contrôlé sur moire, forme
ovale, excellent mouvement
garanti 5 ans.
Valeur 200 fr. Prix **135.»**



BAGUE
or contrôlé, plat, centre
pierre couleurs.
Valeur 195 fr. Prix **139.»**



BAGUE
or contrôlé, entourage, centre
diamant. Valeur 120.
Prix **77.75**



JOLI PENDENTIF
or contrôlé, perles fines et rubis
Valeur 115 fr. Prix **59.75**



PAMPILLES
or contrôlé, plat, centre
rubis.
Val. 140. Prix **99.75**



BARRETTE
or contrôlé, centre rose ciselée, perles fines.
Valeur 200 fr. Prix **130.»**



PAMPILLES
or contrôlé, plat, centre
rubis, Val. 195.
Prix **145.»**



BRACELET IDENTITÉ

Or contrôlé massif, mailles fantaisie, plaques diverses.
Valeur 195 fr. Prix **145.»**

Nos magasins fermés le dimanche, sont ouverts le samedi jusqu'à 20 heures.
Dans le but d'être agréable à notre clientèle pour tout achat au-dessus de 100 francs
nous reprenons les pièces de 20 fr. pour 100 fr. au lieu de 97 fr. cours officiel.
Achat au plus cours : or, argent, platine, pierres précieuses - Demandez notre catalogue général D

Remise spéciale aux Lecteurs de Détective.

LE MONDE DU PALAIS

UN DOCUMENT

Tableau du Palais

PAR

PIERRE LÖEWEL

Les avocats
vus par un avocat.
Les journalistes
vus par un journaliste

UN ROMAN

Non-Lieu

PAR

MARGUERITE ET HENRI MEMBRÉ

Le roman
d'une avocate.
La sensibilité féminine
dans une profession virile.

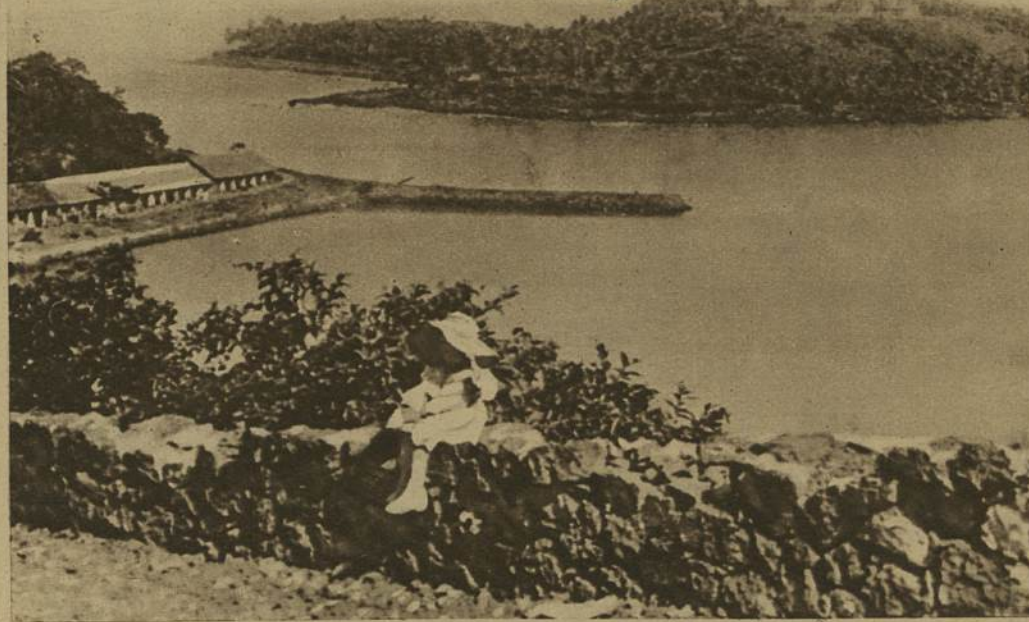
MAIGRISSEZ VITE!

Sans drogues - Sans régime - Sans exercices
Un résultat déjà visible le 5^e jour. Ecrivez confidentiellement, en citant ce journal, à M^{me} Courant, 98, boul. Aug. Blanqui, Paris, qui a fait VCEU d'envoyer gratuitement recette merveilleuse, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

SOMMER, DÉTECTIVE

Enquêtes avant mariage. Filatures. Recherches 40 fr.
Toutes missions. Paiement après.
Ouvert de 8 h. à 20 heures. Téléphone : Louvre 71-87
5, RUE ÉTIENNE-MARCEL

FORÇATS



L'île Saint-Joseph et l'île Royale.

V. - Les Iles du Salut

N Guyane, il n'y a que des tronçons de routes. A part autour de St-Laurent et de Cayenne, les bourgades ne peuvent communiquer entre elles que par mer. Le transport des forçats de St-Laurent à Kouron, Cayenne et les îles du Salut est assuré par les deux petits vapeurs de la Compagnie Tanon, « l'Oyapok » et la « Mana ».

Ces bateaux sont épouvantablement secoués par le moindre mauvais temps. Ils servent tout à la fois au transport des marchandises, des bêtes, des forçats, des passagers de pont et des riches passagers de cabines. Le spectacle vaut d'être vu. Les forçats sont parqués sur le gaillard d'avant, secoués, mouillés, et surveillés étroitement. La plupart ont le mal de mer. L'odeur des marchandises, des W. C., des bêtes et des passagers de pont rendrait malades des estomacs plus solides.

Les relégués font souvent le voyage de St-Jean à Cayenne, pour appeler des jugements qu'ils trouvent trop sévères. Il y a parmi eux des voleurs impénitents. Ils profitent du malaise des forçats pour dérober leur paquetage ou couper leurs poches. Ils revendent le produit de ces vols à des matelots ou à des passagers de pont. Allez donc retrouver quelque chose parmi les colis inénarrables des noirs. Les volés peuvent se plaindre!

La nuit, les sacs de denrées sont éventrés, les caisses de boîtes de lait condensé ou de fines bouteilles sont déclouées, les tonneaux de vin percés, c'est une pagaille indescriptible. Les surveillants n'ont rien vu. Ils s'occupent surtout de surveiller les forçats, condamnés par le Tribunal Maritime pour évasion, qui vont faire leur peine aux îles.

Pendant la traversée du fleuve Maroni et pendant les escales à Mana, Sinamari ou Kouron, ces condamnés pour évasion sont mis aux fers. Ils arrivent parfois à se déferer au nez des surveillants, piquent une tête dans le fleuve et gagnent la rive à grandes brasses désespérées. Les surveillants tirent sur eux. Les forçats nagent entre deux eaux et sont rarement atteints. Souvent, des surveillants tirent exprès à côté, surtout les nouveaux qui ont fait la guerre. Mais ils doivent tirer c'est la loi...

Les nouveaux forçats ne sont en Guyane que depuis quelques jours et ils vont d'étonnements en étonnements. Ils constatent qu'il n'y a au bagne que vols et rapines, prostitution et mouchardage, injustices et corruption. Tout se vend, se vole, s'achète et se revend. C'est une lutte sans merci contre l'honnêteté, qui n'a plus, ici, aucun sens dans aucune langue. Celui qui, condamné à une petite peine, avait décidé de la faire pour reprendre ensuite sa place dans la vie se voit contraint, par le régime même du bagne, à s'adapter ou à s'évader. Les plus sains choisiront l'évasion. L'A. P. le sait bien. Elle a trié sur le volet tous les suspects d'évasion sont envoyés aux îles du Salut.

Les îles ! effroi de tous les bagnards. L'évasion y est presque impossible. La correspondance illécite y est difficile. Aux îles, pas de population libre comme dans les autres pénitenciers où, avec de l'adresse, on peut toujours trafiquer avec l'habitant... et l'habitante. Pour recevoir de l'argent de la famille, il faudra passer par l'intermédiaire d'un surveillant. Assez rares sont ceux qui osent se livrer à ce trafic, les sanctions étant sévères et allant jusqu'à la révocation.

Ceux qui l'osent prennent 25 pour 100 de la somme reçue, et ce sont les honnêtes. Il y en a qui acceptent la correspondance, et, avant la réponse, demandent à changer de pénitencier.

Au reçu de la somme destinée au forçat ils gardent tout pour eux. La famille n'a même pas la ressource de porter plainte, ces envois étant illicites.

On envoie également aux îles les récidivistes d'évasion, les réintégré et les déportés. Vues de la mer, les îles du Salut apparaissent comme des îles enchantées. La mer, se brisant sur les rochers, leur fait une ceinture de dentelle ; les cocotiers agitent leurs longues palmes vertes d'où pendent des régimes de cocos dorés ; les bœufs paisibles broutent l'herbe tendre, et les buffles, aux cornes antédiluviennes, reposent béatement à l'ombre de splendides manguiers.

Le bateau mouille dans la rade. On débarque. A peine le pied à terre, on ne voit plus les cocotiers,

ni les manguiers, ni le bleu sans tache du ciel si pur.

On ne voit plus que le bagne. Cent forçats attendent sur le quai pour décharger le bateau. On ne peut plus détacher son regard de leurs yeux, des yeux mornes, ou farouches, ou douloureux, des yeux brillants de fièvre ou éteints déjà par une vieillesse précoce, des yeux avides ou désespérés, des yeux de bagne.

Pendant que les nouveaux sont mis à part et répondent à l'appel, la corvée de déchargement embarque sur un chaland. Six canotiers, au torse nu et bronzé, ont armé le canot des îles et, sous la garde de deux surveillants, rament à force vers le bateau. Un grappin y est arrimé et, du chaland, les forçats tirent : « ho, hisse, garçons, ho ! hisse... »

Le chaland accoste. Le surveillant place ses hommes pour le déchargement, s'efforçant de garder près de lui les plus voleurs. Car il est responsable de tous les vols commis dans son chaland. On commence par le bois de chauffage venant des chantiers forestiers. Les forçats font la chaîne. Les billes de bois tombent lourdement au fond du chaland. Puis, ce sont des balles de café, des caisses de lait condensé, des sacs de farine ; et les tonneaux de vin, et les fines bouteilles pour la coopérative des surveillants. Des forçats, adroitement maladroits, les font choir pour les briser. D'autres, plus bachiques, en dérobent et les boivent dans la cale. Celui-ci engouffre dans son pantalon, fermé à la cheville d'une ficelle invisible, des poignées de café d'un sac éventré.

Le porte-clefs de service lui fait signe de continuer, moyennant la moitié du butin.

Voici les malles d'un surveillant venant aux îles. Il est connu pour être dur. Un forçat glisse, lâche une malle et geint comme un écorché. La malle tombe à la mer. Les passagers se tortent. Le surveillant vocifère et porte le motif. Le forçat hurle de plus belle et se plaint d'une entorse.

A la faveur de cet incident, plusieurs pantalons sont pleins de café et ressemblent à des pattes d'éléphant. Les amateurs de fines bouteilles sont ivres et chantent la « Belle des belles ». Le capitaine du bord s'impatiente, attrape le surveillant, qui s'en prend aux hommes, lesquels, à leur tour, s'en prennent aux colis. Enfin, le déchargement est terminé. Le surveillant ne quitte plus ses caisses des yeux. Les forçats tirent sur l'amarré, vers le quai, lentement, le plus lentement possible, afin d'attendre la nuit, propice au camouflage des pantalons gonflés de café.

■ ■ ■

Les îles du Salut comprennent l'île Royale, l'île St-Joseph, l'île du Diable.

Le climat des îles est sain, mais la vie y est terriblement monotone. Les fonctionnaires eux-mêmes redoutent ce séjour.

A Royale, 500 forçats environ travaillent mollement à des besognes désespérantes.

Quand il n'y a pas de chalands à charger ou décharger, les hommes de la corvée générale remplissent les routes de l'île pour la millième fois, ou arrachent l'herbe autour des bâtisses des fonctionnaires. Travail insipide, inutile, auquel les forçats cherchent à se soustraire par tous les moyens. Ils savent qu'en arrosant les routes à l'eau de mer, l'herbe ne pousserait pas ; qu'en rempissant consciencieusement ces mêmes routes une bonne fois il y en aurait pour des années avant de recommencer. Ils savent que l'A. P. les emploie exprès à ces travaux pour les dompter, briser leurs nerfs par la désespérance de ces besognes inutiles. Mais, loin de les dompter, cela les irrite davantage. Il y a de quoi. Huit heures durant, ils sont accroupis pour arracher l'herbe avec une raclette, brin par brin, en plein soleil des tropiques. Parfois, le surveillant leur donne une tâche et leur promet d'aller ensuite baigner à la mer. La tâche terminée, le surveillant ne tient pas sa parole, veut les faire travailler encore, et ce sont des grognements de la part des forçats, d'où résultent naturellement des punitions. Pour ne plus retourner avec ce surveillant, les hommes se font porter malades le lendemain. Si le médecin-major est sévère, il ne les reconnaît pas malades, et ce motif vaut 30 jours de cellule. De là une lutte sourde et incessante entre les condamnés et ces surveillants injustes. Les malles éventrées ou à la mer, les colis brisés ou volés, le travail mal exécuté, tout sera bon pour se venger de ceux-ci.



A un concours de costumes, des étudiantes de l'Université de Kansas s'étaient déguisées en forçats.
A gauche : Jordan Murphy, qui fut, pendant dix ans, détenu à la prison de Clinton, a composé, pour fêter sa libération, un hymne à la Justice, qu'il fait jouer à travers toutes les villes d'Amérique.

Une singulière condamnation

Frankfort, Kentucky, U. S. A., novembre 1929.
Kaiser Bill, qui a cinq ans, a été condamné à mort à trois reprises par les tribunaux de Kentucky... pour avoir égorgé une demi-douzaine de brebis.

Il s'agit, en effet, d'un chien policier allemand appartenant à Henry Gay, dont l'affaire a été portée tour à tour devant la justice de paix, un tribunal de première instance et une cour d'appel.

Le « crime » fut commis en 1928, et, lorsque la sentence du juge fut prononcée, la petite Anna Gay, qui compte exactement autant d'années que le chien condamné, fit preuve d'un si grand désespoir, que ses parents jurèrent de tenter l'impossible pour sauver Kaiser Bill.

Ils firent donc appel et annoncèrent que, s'ils n'obtenaient pas satisfaction, ils n'hésiteraient pas à s'adresser à la cour suprême des Etats-Unis. L'affaire traîna deux ans, pendant lesquels Kaiser Bill, remis en liberté provisoire, vécut chez son maître.

Celui-ci organisa une tournée et exhiba le « condamné » dans divers music-halls.

Kaiser Bill fut l'objet de milliers de lettres, dont l'une écrite par un soldat qui avait été sauvé par un chien policier pendant la grande guerre. On lui offrait l'enlèvement, l'adoption, la pension alimentaire.

Mais, certes, Anna Gay ne voudra pas se séparer de son favori qui vient d'être gracié par la Haute Cour de Kentucky.

Les conséquences du rajeunissement

Québec, novembre 1929.

La pension de vieillesse doit-elle être versée à des retraités ayant subi un traitement de rajeunissement selon la méthode de Voronoff ?

Cette question a été examinée par plusieurs compagnies d'assurances, et une maison de Budapest a récemment refusé tout versement à l'un de ses clients qui, s'étant fait rajeunir, se déclare certain de vivre encore cent ans.

Le directeur de la Compagnie d'assurances canadienne « The Sun » a déclaré à ce sujet :

« Si l'un de nos clients s'avisait de subir une cure de rajeunissement et vivait jusqu'à trois cents ans, nous ne songerions pas à lui refuser une pension. Un tel refus n'est pas prévu aux termes des polices anglaises, et aucun de nos confrères n'oserait couper les vivres à un patient de Voronoff. »

Les Mathusalems modernes n'auront donc plus à s'inquiéter de leur avenir.

Débuts tragiques

New-York, novembre 1929.

Les habitants d'un immeuble de New-York furent fort surpris d'apercevoir en pleine nuit un de leurs jeunes colocataires, Sidney Polansky, âgé de quatorze ans, suspendu dans le vide au moyen d'une corde à linge attachée à une fenêtre du cinquième étage.

Soudain, la corde se brisa, et l'enfant alla s'écraser sur le pavé de la cour, où deux détectives le ramassèrent.

Il fut transporté à l'hôpital où il expira peu après. Les parents du jeune garçon affirmèrent que celui-ci s'était livré à de simples exercices d'acrobatie.

Mais les policiers, qui ont ouvert une enquête, sont certains que Sidney Polansky avait péri en faisant ses débuts dans le métier de cambrioleur, et qu'un complice plus expérimenté et plus âgé que lui l'avait poussé à cet exploit qui lui avait coûté la vie.

La mode au barreau

Londres, novembre 1929.

Depuis que les femmes se sont repoussées les cheveux, les fabricants de perruques portées par les avocats anglais se sont grandement émus de la mode.

En effet, le barreau anglais compte bon nombre d'avocates qui, de même que leurs confrères, coiffent la perruque.

Mais comme l'émancipation de la femme coïncida avec les cheveux coupés, tout semblait pour le mieux, jusqu'au jour où les avocates, dociles au nouveau code de l'élégance, se firent repousser les cheveux et même... des boucles.

Que deviendra à présent la classique et sobre perruque du barreau britannique ?

Les fabricants ne savent plus quelle forme lui donner. Si la perruque est trop petite, les boucles ne sauraient s'y loger ; si elle est trop grande, les avocates risqueront de ressembler... à M^{me} de Pompadour !



Gaby Deslys et Harry Pilcer

Les millions de Gaby Deslys

Voici qu'il y a une question Gaby Deslys. C'est à propos de l'héritage qu'a laissé, en 1919, la Reine du Music-Hall.

On croyait l'affaire réglée ; Gaby Deslys, en mourant, par un testament avait fait don de ses quarante millions de fortune aux œuvres sociales de Marseille... sa ville natale.

L'extrait de naissance de celle qui vit s'incliner devant sa grâce plus d'une tête couronnée porte, en effet, qu'elle vit le jour à Marseille, sous le nom de Gabrielle-Léonie Caire.

Aucun mystère par conséquent, et aucun doute. Pourtant, d'un coin perdu de la Hongrie, voici qu'une protestation s'élève ; elle parvient jusqu'à Paris où des avocats sont chargés de la défendre, et elle est étayée d'un dossier : la famille Nauratil assure avoir droit, et elle seule, aux millions de Gaby Deslys.

Elle prétend que la célèbre artiste naquit « Nauratil », en Hongrie, et que l'état civil qu'elle présente en France fut usurpé ; c'était celui d'une danseuse française qui était sa partenaire dans son numéro de début et qui mourut par la suite. Des témoignages, des correspondances, une photographie sont joints à l'appui.

Où est la vérité, et qui l'emportera dans le procès qui s'annonce ?

Le « bootlegging des femmes »

Boston, novembre 1929.

Une nouvelle sensationnelle vient de se répandre en Amérique à la suite d'une investigation menée par les attorneys d'Etat Charles Juttle et George Mintzer.

La contrebande américaine s'est étendue récemment à un nouveau rayon — celui des femmes — et a ainsi modernisé et organisé sur une vaste échelle ce qui n'était jusqu'à présent qu'une entreprise chaotique et timorée.

La traite des blanches — le bootlegging des femmes — est dirigée par les syndicats clandestins qui jusqu'ici se contentaient de distribuer l'alcool et la drogue.

On estime que mille femmes environ ont déjà été recrutées ou enlevées par les bootleggers en plein centre de New-York et de Boston.

La « marchandise » est transportée en autos de luxe qui traversent la ville à toute allure, et dont les rideaux tirés ne laissent rien deviner du drame qui se passe souvent à l'intérieur.

L'hygiène du baiser

New-York, novembre 1929.

C'est une question qui a longtemps préoccupé le Service de Santé des Etats-Unis et tout particulièrement le Service d'Hygiène du Kansas, qui est allé jusqu'à édicter une réglementation du baiser.

En voici quelques extraits :

« Ne pas s'embrasser dans des locaux populeux ou mal ventilés. »

« Prendre garde en s'embrassant aux changements de température. Ne pas retirer son manteau et ne pas s'exposer aux courants d'air. »

« Après les réunions mondaines et les petits jeux pendant lesquels on s'embrasse... se gargariser soigneusement. »

« En rentrant chez soi, prendre un bain de pieds chaud à la moutarde. »

Les jeunes gens américains vont-ils suivre ces préceptes qui risquent fort de dépotiser l'amour... »



Miss Esther Barnes est âgée de 20 ans. Elle a tué un nègre, employé à la ferme de son père et qui lui avait fait des avances indécentes.

A l'abri de la vie chère

Londres, novembre 1929.

Un des pensionnaires les plus joyeux et les plus populaires de l'Asile des Criminels Aliènes de Broadmoor est, sans doute, Ronald Frue, ancien aviateur. Son monocle et son élégante silhouette étaient bien connus du public anglais, jusqu'au jour où l'aviateur assassina son amie et fut écroué à Broadmoor. Malgré les rigueurs qui lui sont imposées, il se montre fort satisfait, ainsi que le prouve la réponse qu'il fit à l'un de ses codétenus. Comme celui-ci se plaignait de son sort, Frue s'écria : « Mon vieux, tu ne connais pas ton bonheur ! Te voici logé, nourri et habillé aux frais de l'Etat ; bien plus, tu es à l'abri des impôts et des loyers exorbitants ! Si j'ai un conseil à te donner, c'est de jouir de la vie ! »

Et Ronald Frue ne se contente pas de prêcher, mais donne l'exemple de cette joie de vivre. Grâce à son excellente conduite, il a été transféré de la salle commune dans la salle dite « des gentlemen ». Il y jouit de divers petits privilèges, et ses amis lui versent une pension d'environ deux livres par semaine. Il a créé une troupe de théâtre, un orchestre et une exposition annuelle des travaux des détenus qu'il a dotée d'un prix en espèces.

Magie noire

New-York, novembre 1929.

Le magistrat suprême Mac Addo vient de mettre le public américain en garde contre les pratiques des sorcières et des spiritistes qui extorquent de l'argent aux naïfs au moyen de philtres, amulettes et poudres magiques.

Au cours des récentes élections municipales, un club politique acheta une de ces poudres, dont on recouvrit le plancher de la salle de réunion, dans le but d'exercer une influence occulte sur le vote de l'assistance.

Voici quelques prix extraits du rapport de Mac Addo :

Une boîte de poudre à faire voter : 5 dollars.

Une patte de lapin porte-bonheur : 50 dollars.

Un traitement complet contre les sept malédictions : 400 dollars.

De nos jours, la superstition elle-même se ressent de la vie chère.

ANDRÉ WARNOD

Pour l'amour de Loulette

ROMAN

Illustré de nombreux dessins de l'auteur

Joies — Drames
Chansons de Paris

Un volume... 12 fr.

Édition originale sur alfa... 16 fr.

ÉDITIONS de la NOUVELLE REVUE
CRITIQUE, s.r.l. José Maria de Heredia



... devant une porte qui laissait passer des accords barbares...

LE COSAQUE ET LA PROVINCIALE

Il y a encore quelques boîtes russes dans Montmartre.

Elles se divisent en deux catégories : les établissements élégants où les guitares à sept cordes ne sont pas seules à gémir, où les airs à la mode se mêlent aux chansons des steppes et des îles, et les petites salles éclairées en veilleuse, vides la plupart du temps, mais qui s'animent parfois, lorsque un fervent de ces nuits les visite de toute la frénésie tzigane.

Je n'aime, à vrai dire, que ces dernières, car c'est là seulement qu'arraché soudain à Montmartre, à Paris, à l'Occident, on sent, à travers les voix rudes, graves et ardentes, à travers les oripeaux bariolés du chœur, sangloter l'infinie détresse russe ou sonner sa joie déchirante.

Certes, on peut encore passer quelques heures de vénéneuse détresse en regardant le tzigane Golovvo, dont les danses admirables tiennent du rite et de l'incantation, mener comme un démon inspiré ses chanteuses et ses chanteurs, en écoutant Zinaïda Davidova qui, par son nocturne génie, fait de chaque mélodie une épopée d'amour, de désespoir ou de déchainement, en suivant les doigts de Sacha Makaroff, guitariste sans rival qui tire de ses cordes brillantes des cris et des soupirs humains.

Mais la grande époque russe de Montmartre est passée, celle où tous les dix mètres on rencontrait un cosaque rouge ou bleu en faction devant une porte qui laissait passer des accords barbares, où des chœurs de vingt voix chantaient à chaque coin de la rue Pigalle, de la rue Fontaine, où il y avait partout des *Tar*, des *Liba*, des *Samovar*, où un escadron de danseurs caucasiens, aux épaules de guerriers, aux tailles de jeunes filles, évoluait jusqu'à l'aube, avec des poignards, des cartouchières, et des visages d'Orient sous les feux crus qui le rendait plus étrange, où toute une population venue de Moscou, de Pétrograd, de l'Oural, du Don ou de Crimée, musiciens, chanteurs professionnels et plus souvent d'occasion, c'est-à-dire étudiants, avocats, médecins, officiers, magistrats, déguisés en tziganes, en maîtres d'hôtel, en serveurs, en cuisiniers, avait fondé à Montmartre une colonie extraordinaire vivant la nuit, dormant le jour, ne parlant jamais français et ne connaissant de Paris que les abords de la place Pigalle qu'elle avait baptisés « Pigal ».

Que d'histoires poignantes j'ai entendues au cours de ces nuits à nulles autres pareilles, toutes parcourues d'un feu dévorant, d'une mystérieuse furie. Chacun de ceux qui se trouvaient là, chef, garçon ou instrument de plaisir, était un déraciné, chassé, par une tourmente vertigineuse. Le hasard, d'obscurités espérances, un magnétisme trouble les avaient portés, agglomérés à Montmartre.

Leur destin même donnait aux plus insignifiants un relief pathétique. Il me faudrait des livres et des livres pour fixer tous les visages, tous les récits qui afflurent en moi lorsque je pense à cette étrange troupe, si nombreux, si variés, si vifs, que je ne sais plus choisir.

Parlerai-je de ce serveur qui, insulté sans pouvoir répondre par un Levantin ivre, me montra le soir même, dans sa chambre misérable, avec un sourire désespéré, la blouse que de ses mains lui avait brodée, alors qu'il était major à son régiment, l'impératrice de toutes les Russies?

Ou de ce grand seigneur qui possédait des provinces, donnait des fêtes d'un luxe insensé dans son hôtel des quais de la Néva et que je vis recevoir, sans sourciller, étant devenu guitariste, un pourboire sans faste d'un ancien fournisseur?

Ou de cet homme mystérieux qui vint chaque soir, la tête enfouie entre les mains, écouter deux ou trois chansons qu'il réclamait sans cesse, jusqu'au jour où un maître d'hôtel, nouvellement engagé, lui écrasa une bouteille sur la tête parce qu'il avait reconnu en lui l'inquisiteur sadique qui l'avait interrogé à la Tcheka?...

Toutes ces antithèses brutales, ces rencontres fantastiques, ces orgies quasi mystiques, ces chants,

mêlés de larmes, de rythmes sauvages, de rires hystériques, c'était un domaine unique, de dépaysement de souffrance et de folie, c'était « Pigal ».

Mais pourquoi parler du passé lorsque aujourd'hui encore, parmi les Russes accrochés à Montmartre on peut trouver tant d'éléments de tragédie? Témoin cette aventure :

Il y a rue Fromentin, porte à porte avec l'établissement de nuit le plus mondain, le plus snob, un bistrot tenu par un homme encore jeune qui fut, à Moscou, un très riche commerçant et qui, maintenant, derrière le comptoir, surveille d'un œil attentif sa clientèle nocturne. Elle est presque exclusivement russe. Les musiciens, les chanteurs sans engagement, ceux qui ont fini leur travail, les vendeurs de journaux, les noctambules qui ont peu d'argent, viennent là manger du caviar, des *pirojki* à bon marché et boire de la vodka à un prix modeste.

Souvent y résonnent des accords de guitare et des voix meurtries, car la musique et le chant sont si puissamment mêlés aux fibres russes que ceux-là mêmes qui ont joué et chanté toute une nuit pour gagner leur pain, recommencent aussitôt après pour le plaisir.

Des rixes éclatent souvent dans ce bistrot, car on y boit beaucoup et les nerfs sont à vif chez des gens pour qui chaque souvenir est une torture. Des ombres étranges y rôdent qui portent sur leurs visages la misère, l'insouciance et le reflet d'anciennes splendeurs. Bref, c'est un lieu assez saisissant, et il m'arrivait, ces temps derniers, d'y fréquenter chaque nuit.

L'un des habitués qui m'intéressait le plus était un cosaque du nom de Stioipa. Non point qu'il me confiât de ces histoires surprenantes dont je suis si avide. Au contraire, il n'avait aucune conversation. Il était toujours saoul. J'ai rarement vu quelqu'un ressembler autant que lui à une bête souple et farouche. Mais c'était précisément son silence, son incapacité à réfléchir, à se souvenir et son animalité qui m'attiraient.

Il avait une façon d'entrer, le bonnet d'astrakan enfoncé sur l'oreille et laissant passer des cheveux roux, sauvages et bouclés, de passer ses mains sur

STIOIPA



... cet homme mystérieux qui, chaque soir, la tête enfouie entre les mains...

ses hanches moulées par la tunique cramoisie qu'il portait, de promener autour de lui un regard où jouaient l'ivresse, la hardiesse et la cruauté, qui faisaient reconnaître en lui un fauve, un homme né pour la guerre et la fête débridée, la voltige à cheval et les danses avec hululements, la luxure la plus simple, la plus violente et la mort facilement acceptée.

Par d'autres clients du petit bistrot, j'avais appris qu'il avait fait partie des escadrons d'élite qui avaient, pendant la guerre, chargé à cheval sur les fils barbelés, puis qu'il avait servi pendant la révolution chez tous les chefs de bande et qu'il avait été massacreur chez Makline.

Que pouvait faire à Paris ce cavalier sans frein ni loi autre que celle des combats et des embuscades? De quoi vivait-il?

Nul ne le savait, mais chaque soir il ouvrait la porte du bistrot d'un coup de botte, montrant sa bouche rouge, fendue d'un rire silencieux et féroce, allait droit au comptoir, avalait deux verres de vodka, puis s'installait à une table où il offrait à boire aux gens dont les figures lui plaisaient. Il ne s'en allait qu'au petit matin, terriblement ivre et la main à son poignard. C'est un miracle qu'il ne l'ait jamais tiré du fourreau. Et un bonheur, car je l'ai vu se battre les mains nues, et, dans chacune de ses détentés, il y avait déjà un appétit inconscient du meurtre.

Un soir qu'il m'avait invité comme à l'ordinaire, et que je demandais à un guitariste qui avait joué pour Raspoutine de me parler de celui qui, lubrique et roué, obscène et fascinant, avait pesé sur le destin de la Russie, nous vîmes entrer une femme dont

l'aspect insolite en ce lieu attira l'attention de tout le monde. Elle portait un manteau usagé et d'une coupe, même d'une étoffe qui ne se voient guère à Paris. Sa jupe descendait beaucoup plus bas que ne le voulait la mode. On apercevait, sous le chapeau morne et sans goût, un épais chignon.

Or, cette femme, qui semblait perdue dans Montmartre, vint, avec timidité certes, mais aussi avec une décision étrange, s'asseoir à notre table. Stioipa le cosaque fut le seul à ne pas s'en étonner. Il lui fit même signe de se placer à côté de lui.

Après quoi, il se remit à boire et à se taire. La



... les premiers accords de la danse caucasienne.



La petite Cosaque tournoyait au



... ses mains, écoutait deux ou trois chansons qu'il réclamait sans cesse... (Photos Detectives)

MONTMARTRE



... un cosaque rouge ou bleu en faction...

femme l'attendit jusqu'au matin sans dire un mot, sans rien prendre. Ils s'en allèrent ensemble.

J'eus donc tout loisir d'observer l'étrange créature et de voir que, malgré son accoutrement sans grâce, elle avait encore de la jeunesse et beaucoup de charme qui venait de la douceur de sa bouche et de l'expression de gravité, de tristesse et, lorsque ses yeux se fixaient sur Stioipa, d'amour répandu sur son visage régulier.

Elle revint le lendemain et, à la façon dont elle me dit, avant de s'asseoir auprès de Stioipa : « Je vous demande pardon, monsieur... je reconnus

qu'elle était française, de bonne éducation. J'en éprouvai une sorte de malaise et presque d'effroi.

Comment était possible la conjonction de ces deux êtres ? De ce massacreur au rire terrible et muet, qui ne connaissait que le russe, et de cette provinciale (ses vêtements montraient sans aucun doute qu'elle l'était) réservée, polie et si douce ?

Personne ne pouvait me donner la moindre lumière sur cette énigme, car personne n'avait, avant la veille, vu cette femme. Et quand ma curiosité, chauffée par l'insomnie et l'alcool, me poussa à demander à Stioipa lui-même qui était sa compagne, il haussa ses larges et dures épaules et se borna à répondre :

— Elle s'appelle Berthe.

En entendant son nom prononcé par cette voix barbare, la femme tressaillit de tout son visage, de tout son corps. Quelque chose qui ressemblait à un élan secret, à une soumission voluptueuse parut sur ses traits pleins de décence et de dignité. Puis elle revint à son immobilité.

Dès lors, je la revis chaque nuit. Dans le groupe qui se réunissait autour de Stioipa on ne prêta bientôt plus d'attention à Berthe qu'il ne le faisait lui-même. Elle restait sans rien boire ni manger, sans rien comprendre à la conversation, jusqu'au moment où il plaisait au cosaque ivre de s'en aller. Alors elle le suivait.

Peu à peu j'apprivoisai Berthe. Malgré sa timidité naturelle et une gêne profonde qui lui venait de l'endroit, de l'atmosphère où elle se trouvait, cela était inévitable puisque j'étais le seul à parler librement sa langue, le seul qui lui rappelât son pays qui semblait si loin au milieu de ces figures aux

pommettes saillantes, ces costumes de cosaques, de ziganes, de ces mets et de ces boissons étranges. Au bout d'une semaine, Berthe s'entretenait volontiers avec moi. Et ma stupeur première croissait à mesure que je la connaissais mieux.

Non seulement cette femme était bien élevée, mais encore elle avait de la finesse et de la culture. Il lui échappait, sur les livres, sur la musique, des remarques qui montraient des connaissances étendues, un goût pénétrant. Et à côté d'elle l'autre avec sa nuque taillée pour les coups de couteau, son rictus sauvage, ses mains de meurtrier, sa perpétuelle ivresse...

Sans oser interroger directement Berthe, j'essayai, par des subterfuges, des suggestions, d'apprendre son origine et le secret de sa liaison. Mais dès qu'elle sentait approcher d'elle, du plus loin que ce fût, ma curiosité, Berthe se repliait sur elle-même avec une fermeté que je sentais sans fissure car elle ressemblait à l'épouvante.

Et pourtant vint une heure, comme il arrive presque toujours en ces nuits blanches qui épuisent les nerfs... et qui précipitent sur des lèvres quêtées les confidences les mieux refoulées, les plus secrètes, il vint une heure où Berthe parla.

J'ai oublié de dire que Stioipa, le cosaque, arrivait toujours le premier et que sa compagne le rejoignait dans le cours de la nuit.

A l'ordinaire, il venait seul.

Or, un soir, on entendit, en même temps que le coup de pied rituel de Stioipa contre la porte du bistrot, un rire très frais. Une jeune femme l'accompagnait, habillée en cosaque, et que je reconnus pour une danseuse d'une boîte russe toute proche.

— J'ai de l'argent, cria Stioipa, c'est la grande fête.

Il invita toute la salle — vodka et vin rouge à libre soif. La température nerveuse monta très vite. Les guitares — il y en a toujours plusieurs en cet endroit — bourdonnèrent d'elles-mêmes. Stioipa envoya chercher un accordéon, monta sur une table et se mit à jouer.

On eût dit que cet homme qui ne savait pas parler, avait enfin trouvé son moyen d'expression. Toute sa furie retenue par la vie d'une grande ville, toute sa soif de l'espace, de l'aventure et de la rixe, toute son âme déchainée, primitive, tout son cœur bes-

tial et sanglant, hurlaient à travers les notes de l'accordéon qu'il pliait et déplaçait de ses mains terribles avec un rythme, une frénésie, une sauvagerie qui n'avaient rien d'humain. C'était le chant de l'instinct nu.

J'ai rarement vu spectacle plus effrayant mais aussi plus fascinant que celui de Stioipa, dans sa tunique rouge, dans ses bottes brillantes, tout son corps de fauve suivant les ondes de la musique, dressé sur la table, son accordéon criant sous ses doigts comme un aveu.

La salle entière subit l'ascendant de la force orgiaque, animale, qui rayonnait de lui en un fluide épais. Je fus également sa proie tout le temps que chanta l'accordéon.

Quand il se tut, je remarquai que Berthe était là. Je la reconnus avec peine. On eût dit que les modulations déhiantes de Stioipa avaient sculpté à la provinciale un nouveau visage. Les yeux élargis, humides, le feu aux joues, les lèvres entr'ouvertes par un trouble sourire, elle respirait de la respiration difficile des femmes en désir.

Mais soudain elle pâlit. Stioipa, à pleine bouche embrassait la danseuse habillée en cosaque.

Puis aussitôt, il jeta mille francs à un violoniste qui était venu boire un cognac entre deux reprises d'orchestre et lui ordonna de jouer une lesghinka. Les premiers accords de la danse caucasienne s'élevaient à peine élevés que la petite cosaque tournoyait au milieu des tables. Les guitares la soutinrent. Des hullements s'élevèrent et Stioipa se lança derrière elle.

Ce fut alors que je sentis contre moi une épaule tremblante et que j'entendis le murmure de Berthe :

— Dites-moi, monsieur, vous qui le connaissez... va-t-il me quitter pour cette petite ? Je ne suis pas faite pour lui, je le sais. J'étais mariée à un professeur de Nancy. Il est venu travailler comme jardinier cet été chez nous. Je suis partie avec lui... Il voulait s'engager à la Légion étrangère, parce qu'il n'avait pas d'argent. J'en ai trouvé. Je vais tous les jours dans une maison... Il ne lui en faut pas beaucoup... de quoi venir ici, inviter... Nous ne nous parlons presque pas... Il sait dix mots de français peut-être, mais je le comprends si bien... C'est un sauvage, un enfant... Je sais bien qu'il me quittera un jour, mais pas encore, suppliez-le, pas encore...

■ ■ ■

Quand Stioipa eut dépensé l'argent que lui avait donné un Américain pour le récompenser d'avoir enlevé une petite fille que gardait, après divorce, sa femme, il partit pour la Légion. On a de temps en temps de ses nouvelles.

Mais personne n'a su ce qu'était devenue Berthe.

J. KESSEL.

■ ■ ■

Devant le succès du reportage du grand romancier J. Kessel, nous avons demandé à notre collaborateur de poursuivre son enquête sur les Nuits de Montmartre. Cette première série aura donc prochainement une suite où les lecteurs de *Détective* seront de nouveau conduits à travers cette jungle, soignant évoquée mais réellement peu connue, où se heurtent les passions et les vices des hors-la-loi, des condottieri de la drogue et de la traite, de tout un monde équivoque, crapuleux et passionné.

Jeudi prochain

l'enquête de l'envoyé
spécial de « *Détective* » :

**SUR LA PISTE
DE
L'ÉGORGEUR
DE
DUSSELDORF**



...oyait au milieu des tables



... les guitares bourdonnèrent d'elles-mêmes.

COMPTOIR CARDINET

LA PLUS IMPORTANTE BIJOUTERIE DE PARIS
145 à 151, AV. de Clichy (ANGLE RUE CARDINET)

Service Hono d'Or
rond, verre taillé, métal or
garanti 5 ans
prix en magasin 290

Carillon véritable Westminster, 8 sons en chêne, glace bombée, garanti 5 ans 290 fr.

Grande Vente Réclame

Montre argent bascule cuir, mouv. garanti 90 fr. prise en magasin.

Garniture de Cheminée en marbre, forme moderne, mouvement huitaine 149 fr.

Service métal argent, 37 pièces, métal verre dans, 12 pièces, prix en magasin 275 fr.

24 couteaux façon coute, lame inoxydable, en acier 150 fr.

Renseignements sur demande

BON à découper et à faire parvenir au COMPTOIR CARDINET pour recevoir gratuitement le Catalogue N° 56

A-21



La case de Dreyfus à l'île du Diable.

(Dessin d'un déporté)

(Suite de la page 6.)

Mais qu'un surveillant soit juste, humain, intelligent, il obtiendra tout de ses hommes, même des plus voleurs et des plus paresseux. Les forçats sont des hommes comme les autres, qu'on manie avec les mêmes moyens, les mêmes méthodes, aussi facilement ou difficilement selon qu'on sait ou ne sait pas les prendre.

Le rêve momentané de tout forçat de la corvée générale est de s'embusquer. Les places sont l'objet d'intrigues et de commerce, aux îles comme à St-Laurent ou Cayenne. Les cuisines, l'hôpital, la pharmacie sont les endroits plus particulièrement convoités. Viennent ensuite les places de garçons de famille, ou domestiques chez les surveillants et fonctionnaires. Là, les forçats balayent, lavent le linge, repassent, cuisinent, font la vaisselle, entretiennent les poulaillers, gardent les chèvres, vont puiser de l'eau. Ils reçoivent en échange quelques francs par mois, les restes de la table et, parfois, des sourires de la patronne. C'est surtout par leur truchement que partent les lettres illicites et qu'arrivent, de Cayenne, les caisses de tabac Méliá, le chocolat et le sucre qui seront vendus aux forçats en case, au prix fort. Jamais aucun commandant n'a pu empêcher ces trafics entre surveillants et forçats.

Une cinquantaine de jardiniers entretiennent péniblement une terre trop sèche pendant la saison chaude et, pendant les grandes pluies, délavée et défoncée. La moitié des forçats travaillent uniquement pour l'entretien des agents de l'A. P. L'autre moitié fait des travaux mal conduits, mal exécutés. Tous ces travaux coûtent plus cher à l'Etat que de la main-d'œuvre civile. Et personne n'est content. Les agents se plaignent, les forçats volent, paresseux ou s'évadent ou se dénoncent mutuellement. C'est le bagne.

Les ouvriers d'art échappent un peu à l'ambiance morbide. On les emploie à tous les travaux d'entretien des bâtisses et de l'ameublement, à la confection et à la réparation des canots et chalands, à la réparation des effets et chaussures... quand il y en a.

La saine fatigue d'un travail intelligent apaise ces ouvriers beaucoup plus que toutes les rigueurs. Ils ont conscience de faire un travail utile et, pour la plupart, s'en acquittent à merveille, sans direction technique, puisque les surveillants sont des sans-métiers.

L'A. P. tolère à ces ouvriers la confection de menus objets, tels que coffrets, mallettes, guillemettes en miniature, cannes en bois précieuses ou en épine dorsale de requin, reliure de livres, aquarelles et peintures à l'huile des sites guyanais, etc.

Ils touchent en gratification trois quarts de vin par semaine. Avec les petits sous de la vente de leurs objets, ils améliorent un peu l'ordinaire et en font profiter les hommes de la corvée générale. Au bagne, la solidarité n'est pas toujours un vain mot.

Les forçats sont un mélange de bien et de mal, et si le mal domine c'est surtout par la force de l'ambiance honteuse qui gangrène tout.

Quand on a vécu quinze ans parmi les forçats, on a mille preuves que les trois quarts d'entre eux auraient pu être sauvés d'eux-mêmes, avec des méthodes saines et intelligentes.

A l'hôpital, par exemple, on voit des forçats

infirmiers comme Manda, Marcheras, Péliissier, Morice, s'acquitter de leur emploi avec un zèle constant. Ils passent des nuits au chevet des plus malades, et de leur plein gré, sans souci des contagions et indifférents aux répugnances.

Ils soignent avec le même zèle les surveillants malades. Ils ne sont plus forçats, mais infirmiers.

Cela leur vaut sans doute quelque bien-être matériel, en regard des autres condamnés. Mais d'autres infirmiers, qui vendent les objets de pansements et les médicaments au lieu de les servir aux malades, jouissent également du même bien-être. L'A. P. ne fait pas de différence entre les uns et les autres.

L'île Royale est dotée d'une chapelle. Un curé de Cayenne y vient officier tous les six mois. Il en profite pour confesser, baptiser, donner la première communion aux enfants. Puis il s'en retourne. La chapelle a un forçat-sacristain. Édenté, tordu, béquillard et laid comme Quasimodo, les forçats lui ont donné ce nom dont il est fier. Quasimodo est né malin. Il a une bibliothèque dont la location lui assure un semblant de bien-être.

Il loue parfois sa sacristie à deux forçats enamourés moyennant 40 sous.

Il fait le bonheur des dames pieuses de l'île en soignant l'autel de leur saint préféré.

Depuis si longtemps qu'il est au bagne, il connaît tous les forçats. Il connaît surtout les récidivistes d'évasion qui guettent les bancs de bois blanc de sa chapelle pour en faire un radeau. On lui a offert maintes fois de les lui acheter pour cet usage. Quasimodo ne veut pas. Il loue sa sacristie, car il faut vivre, mais il ne vend pas le mobilier de la maison de Dieu. Quasimodo n'est pas un mauvais homme. Il fait des petits cornets de tabac et va les distribuer aux malades de la salle n° 5, où sont les réclusionnaires hospitalisés. Ceux-ci préfèrent les bancs de la chapelle. Quasimodo refuse, mais il veut bien leur prêter pour rien la sacristie. Il voudrait même que le petit Dédé y vienne seul. Quasimodo est un pauvre sacristain-forçat. Il sait qu'il finira dans le ventre d'un requin. Et, pour obtenir pardon de ses fautes de jeunesse, il fait dans son office tout le bien que peut faire un serviteur de Dieu.

Quasimodo avait pour meilleur ami le vieux porte-clefs Gendarme. C'était un vieil homme paisible, sonneur de cloches à Royale depuis toujours. Gendarme sonnait le réveil, la sortie et la rentrée des corvées, les appels, la soupe, les visites médicales et le couvre-feu et, tous les six mois, la grand-messe du curé de Cayenne. Il était aux îles sur sa demande, parce que le climat y est sain et qu'il avait accepté de faire sa peine entière.

Ancien garçon de ferme, il avait été condamné à perpétuité pour avoir violé une fille qui dédaignait ses avances. Dès son arrivée au bagne, pour échapper aux bourrades de ses codétenus, il s'était vendu à l'A. P. qui l'avait nommé porte-clefs. Mais la chasse à l'homme n'était pas son fort, non plus que la garde des incorrigibles à Charvein. Il avait demandé un emploi aux îles. On lui donna celui de sonneur. Le sonneur est en même temps portier de l'hôpital des surveillants. Il fouille tous les forçats qui y entrent ou en sortent. Les cuisines de l'hôpital des forçats sont installées dans l'hôpital des surveillants. Les porteurs de soupe sont fouillés par Gendarme.

Mais il y a des accommodements avec un sonneur.

Moyennant une dime, Gendarme laissait passer en fraude les aliments dérobés aux cuisines pour être vendus aux forçats malades ou sur le camp. Parfois, un surveillant intègre fouillait à son tour les seaux de soupe, de haricots ou de tisane. Il y trouvait des boîtes de lait condensé, de sardines, de thon, de graisse, de sauce-tomate ou de petits pois, ou encore des poulets rôtis soigneusement enveloppés de papier gras. Le porteur de soupe ne dénonçait jamais la complicité de Gendarme. C'aurait été une irréparable perte pour tout le bagne, car la cambuse de l'hôpital était riche en vivres variés. Chacun y puisait largement, et pas seulement les forçats. Le porteur prenait donc sur lui toute la responsabilité du délit. Il en était quitte avec 30 jours de cellule. Mais le cuisinier, reconnaissant, lui envoyait de petits plats soignés dans sa cellule par l'intermédiaire de Gendarme. Hélas ! tout a une fin. Gendarme avait de bonnes notes de l'A. P. Proposé pour une grâce, il l'obtint. Il avait fait 30 ans de bagne. Que faire, après tant d'années, de la liberté ? Gendarme demanda à conserver son emploi de sonneur. C'était impossible. De force, on le libéra. Il fallut le porter au bateau qui l'emmena à St-Laurent. Désespéré, de faim et de tristesse, le pauvre Gendarme y trépassa.

Il ne savait plus qu'être forçat.

(A suivre.) Eugène DIEUDONNÉ.

RECLAME

CHÊNE PATINÉ
Val. réelle 2.400 fr.
les 12 pièces : 1675 fr.

RECLAME

CHÊNE SCULPTÉ
Val. réelle 2700 fr.
les 10 pièces : 1995 fr.

Grandes facilités de paiement accordées sur demande.

RONCE DE NOYER
Bédouin sculpté
à portes ouvrantes
2700 fr.
val. réelle 3400 fr.

CHÊNE MASSIF
Moderne
2600 fr.
val. réelle 3450 fr.

Exédition franco port et emballage.

G. Bleustein

Pour comprendre l'effort artistique fait par

dans la fabrication et la présentation du meuble il faut visiter ses

MAGASINS TRANSFORMÉS

nouvellement inaugurés et demander son

CATALOGUE

qui vous sera remis ou envoyé sur simple demande

L'AMEUBLEMENT MODERNE

154, B^o Magenta
Angle Hôpital Lariboisière
PARIS

154

BON
à découper et à envoyer à G. Bleustein qui vous enverra gracieusement son album N° 101

H-19

GRATUITEMENT

2000 POSTES DE T.S.F.

2000 PHONOGRAPHES

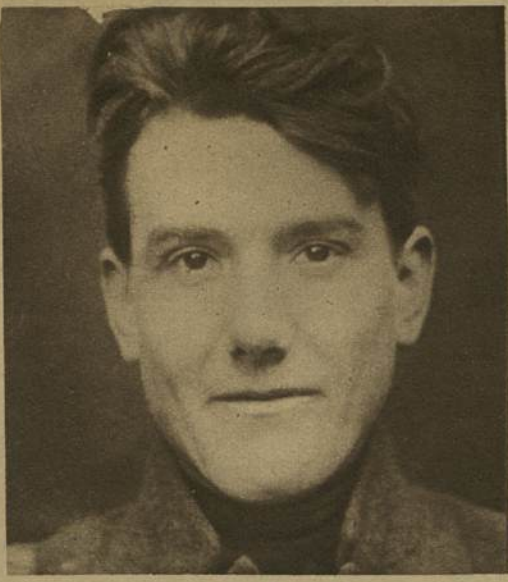
SONT DONNÉS au choix à toute personne qui, dans la huitaine, répondra exactement à notre question et se conformera à nos conditions.

QUEL EST CE PROVERBE ?
Qui va . l . cb . . . p . . . s . p . . .
(Remplacer les points par des lettres)

Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse à :

FABRIQUE de PHONOS et T. S. F. (Service), 38, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, BILLANCOURT (Seine)

Les aventures de Martin dit "Pistache" don Juan et cambrioleur



« Martin, dit Pistache »

Limoges (de notre correspondant particulier).

La nouvelle de la conclusion de l'armistice, une joie immense, traduisant la fin d'une psychose mortelle, avait jailli de toutes parts. Lyon participait, comme toutes les villes ou le plus humble hameau, à l'enthousiasme général. Dans les rues, les couples s'enlaçaient, dansant une sarabande effrénée. On allait vivre... on vivait, enfin !

Le quartier de la Croix-Rousse semblait transformé, lui aussi, en un immense dancing. Fini le pauvre éclairage des années de guerre. On voulait oublier les angoisses passées et, pour cela, le peuple victorieux se grisait de lumière et de bruit.

Au cœur de cette agitation tumultueuse, une impasse semblait vouloir s'isoler de la joie générale. Le pas du promeneur solitaire qui s'y fût engagé, eût résonné lugubrement sur le trottoir.

Vers une heure du matin, le silence fut troublé par le pas régulier de deux hommes qui stoppèrent devant un jardin dont la porte d'entrée portait le numéro 4.

Les deux ombres, silhouettes noires sur le fond sombre du ciel, apparurent un court instant au faite de la clôture de pierre, puis s'enfoncèrent brusquement dans la nuit.

L'attente.

Soudain de la lumière apparut au rez-de-chaussée d'une maison sise au fond du jardin. Une fenêtre s'ouvrit et, dans la paix nocturne, retentirent les premières notes d'une mélodie bizarre.

De toute évidence, il s'agissait d'une improvisation où, tour à tour, se devinaient les reminiscences de quelque sauvage czarda hongroise, les souvenirs des magnifiques poèmes de Beethoven et la mélancolie de certains morceaux classiques de Mozart. Il en résultait un étrange amalgame qui devait ravir les auditeurs cachés et qui s'harmonisait magnifiquement avec cette nuit de novembre, si pleine de joie bruyante, mais aussi de doute, de larmes et de douleur.

La pianiste apparaissait d'une beauté irréaliste, dans l'encadrement de la fenêtre, tableau vivant d'une exquise douceur. Le piano laissait voir une tête fine, casquée de magnifiques cheveux blonds, dans lesquels la lumière se jouait.

Un grincement, qui parvint jusqu'aux oreilles des deux hommes cachés dans le jardin, indiqua qu'on venait d'ouvrir la grille. Presque aussitôt, un pas crissa sur le sable de l'allée.

Appassionata.

Le nouvel arrivant, dont la taille svelte se découpa peu après, dans la lumière de la chambre, était un officier belge, d'une tenue élégante, porteur de plusieurs décorations.

La femme, dont la nuque blonde s'inclina à son approche, continua cependant de jouer et laissa errer ses mains longues et fines sur le clavier sonore, quand le jeune homme apposa des lèvres gourmandes sur la nuque qui s'offrait.

Il voulut prendre des lèvres rouges et désirables ; elle fit un geste pour éviter le baiser. Il insista, et dans la lutte s'aperçut qu'elle était presque nue sous un peignoir. Alors l'officier entraîna sa compagne sur un canapé.

Des minutes s'écoulèrent... qui ne tardèrent pas à être troublées. Brusquement, l'homme sentit sa maîtresse qui se dégageait de son étreinte, en même temps qu'une chanson d'Espagne, jouée au piano, venait frapper leurs oreilles.

Quelqu'un était assis devant la fenêtre !

Furieux, le Belge se dirigea vers l'importun :

— Qui êtes-vous, que faites-vous, ici ?

L'inconnu se retourna, montrant un visage basané coupé d'une cicatrice, et redressa sa haute taille.

La femme poussa un cri :

— Francesco !

L'autre parut ne pas y faire attention :

— Qui je suis ? Francesco Guarrera, pour vous servir. Ce que je fais ? Je suis chez moi.

Nonchalant, il alluma une cigarette :

— Les officiers belges ont donc l'habitude de voler les femmes des autres ?

— Monsieur !...

— Inutile de me donner une explication. Ecoutez : il n'est pour vous d'issue que par la fenêtre.

Vous ne sortirez que si vous me tuez. Voici mes conditions : Je suis un ancien toréador qui a eu son heure de célébrité. Je peux me battre en duel avec vous, au revolver, à l'épée, au couteau même si vous le désirez, mais cela, sans témoin, jusqu'à ce que l'un de nous meurt, ici. Que voulez-vous ?

Et l'officier belge prononça cette phrase étonnante :

— Je choisis le couteau.

— A votre aise, répondit l'autre quelque peu surpris.

Dans la chambre d'amour, devant l'Eve coupable qui suppliait les rivaux de renoncer à une lutte homicide, les deux hommes se préparèrent au combat.

Bperdue, la belle pianiste, peignoir défait, lais-

sant voir des choses adorables, se traîna à genoux :

— André, André, ne te bats pas. Ah ! je savais bien que ce soir il m'arriverait malheur !

Et avec une cruelle candeur, allant vers le mari outragé :

— Francesco, écoute-moi, pardonne, comprends-moi...

La comprendre ! Le sauvage toréador le pouvait-il ? Sous la lumière de la lampe apparent, bleuâtres, les lames effilées de deux poignards andalous, décrochés à une panoplie...

C'est à ce moment qu'entrèrent en scène les deux hommes cachés dans le jardin.

Ils bondirent par la fenêtre, revolver au poing, et s'étonnèrent :

— On se tue donc, ici ?

Et le plus grand :

— Haut les mains, tout de suite.

— Mais...

— Haut les mains : police !

Martial Martin, dit "Pistache".

Les combattants se résignèrent. L'officier belge eut un léger mouvement de recul.

— Inutile d'essayer de nous fausser compagnie.

"Pistache", dit le plus petit des inspecteurs de la Sûreté, il va falloir nous suivre.

Martial Martin, dit "Pistache", baissa la tête.

— Allons, approche !

L'homme avança. Un rapide inventaire fit découvrir dans ses poches deux revolvers de fort calibre et un couteau à cran d'arrêt. Le mari et la femme assistaient à cette opération, plongés dans la plus grande stupeur. Leur étonnement était, on s'en doute, bien différent. Chez l'Espagnol, à mesure qu'il comprenait, il se changeait en une intense jubilation. Chez la femme, au contraire, naissait une angoisse qui, rapidement, devint intolérable. Ce fut elle qui, s'adressant à la première au pseudo-officier, lui demanda :



De la lumière apparut au rez-de-chaussée d'une maison sise au fond d'un jardin.

— Tu m'avais dit t'appeler André Forcel ?

L'autre ne répondit pas, mais l'un des agents le fit à sa place.

— Oui, André Forcel, comme il s'est appelé vicomte de Féryny, comte de Bellandrin, Jacques Dulaure, etc... Mais en réalité, ce n'est autre qu'un malfaiteur redouté, Martial Martin, dit "Pistache".

La malheureuse ne voulait pas y croire.

— Tenez, voici le mandat d'arrêt qui est décerné contre lui.

Il fallut bien se rendre à l'évidence, et l'amoureuse trompée s'effondra sur le plancher. Tous les assistants se précipitèrent, pleins d'une infinie pitié pour cette immense douleur. Un seul ne bougea pas : Martial. Mieux, il profita de la circonstance pour disparaître par la fenêtre, gagner la grille et de là, la foule tumultueuse, pleine de bruit et de lumière, où il plongea, à la recherche d'une nouvelle sécurité.

L'âme des violons

Les hasards d'un voyage à Lyon, effectué récemment pour *Délective*, m'avaient permis de rencontrer une vieille connaissance, un commissaire qui occupa, dans les services de la police mobile, un poste enviable et qui eut, à Lyon même, durant la guerre, son heure de célébrité.

Nous évoquâmes ensemble des souvenirs communs et, je ne sais comment, la conversation s'aignilla sur "Pistache".

Voici ce que j'appris :

Déserteur, Martin avait, à la suite du cambriolage d'une bijouterie, opéré à Marseille, gagné la cité ouvrière lyonnaise où il espérait passer inaperçu. Pour cela, il avait revêtu un costume d'officier belge, car, pour lui, l'uniforme conservait tout son prestige, à condition qu'il s'ornât de quelques galons.

La présence de cet individu inconnu fut cependant signalée aux policiers par les autorités militaires. On le fila, sous son déguisement, sans parvenir à l'identifier. Il conduisit souvent ses suiveurs dans l'impasse où se déroula la scène que nous venons de décrire. Les agents décidèrent, pour acquiescer une conviction, de s'installer dans le jardin et d'observer ce qui s'accomplis-

sait dans la chambre. Ils remplirent consciencieusement le rôle de "voyeurs" auquel ils ne se croyaient pas destinés, mais ne reconurent "Pistache" qu'au moment du combat, lorsqu'il apparut, tête nue, en pleine lumière.

Les policiers ignoraient, au moment où ils prenaient leur faction, que le mari jaloux, ayant simulé une absence classique, reviendrait surprendre les amoureux. Ils intervinrent donc pour éviter un duel qui eût eu des suites fâcheuses, mais manquèrent, comme on a pu le voir, d'un sang-froid élémentaire.

La femme, délaissée par son amant, le fut aussi — et pour cause ! — par son mari. Elle est aujourd'hui, si nos renseignements sont exacts, une des étoiles du demi-monde de Barcelone. Quant aux deux agents, qui désiraient une revanche, ils décidèrent de se rendre, dès le lendemain, chez un violoniste virtuose où, croyaient-ils, les bijoux volés à Marseille avaient été déposés par "Pistache".

L'artiste habitait dans les combles d'une maison de la place Bellecour. Il reçut les représentants de la loi avec une grande courtoisie, leur montra ses placards, ses tiroirs, etc... leur fit visiter une magnifique collection de violons et, poliment, les reconduisit ensuite à la porte.

— Or, savez-vous, nous disait M. B..., où étaient cachés les précieux bijoux ? Dans un des violons que les inspecteurs avaient longuement admirés ! Nous le sûmes plus tard, trop tard pour arrêter ce virtuose du recul et de la musique.

Un homme en chemise.

Lyon n'était plus sûr, et Martin décida de chercher un asile sous des cieux plus cléments. C'est pourquoi il revint à Limoges qui l'avait vu naître et où on avait oublié son existence. Il se rappela au souvenir de la police par quelques cambriolages et deux agressions. On ne tarda pas à

naient au grand jour ; mais on les savait gens décidés à tout.

Et nul n'osait approcher.

Un soir de septembre 1920, Mme et M. A..., industriel, avaient donné une soirée récréative. Vers cinq heures du matin, les invités partis, les hôtes examinèrent leurs comptes et l'industriel sortit son portefeuille qu'il posa sur une table.

Un garçon, engagé pour la nuit, s'approcha et, faisant mine d'enlever la desserte, s'empara du portefeuille.

— Que faites-vous ? questionna M. A... ?

Mais l'autre, sans se départir de son calme, sortit un revolver de sa poche :

— Chut ! ne bougez plus.

Il marcha à reculons jusqu'à la porte qu'il referma à clef, quand il fut sorti. Mme et M. A... étaient prisonniers chez eux, car, comble de malheur, la salle où ils se trouvaient ne possédait qu'une lucarne, prenant le jour sur une cour intérieure, et les domestiques, couchant dans un immeuble voisin, ne pouvaient entendre leurs appels.

Martin put donc sortir sans encombre. Passant rue Armand-Barbès, il s'aperçut qu'il était suivi. Il continua, imperturbable, sa route vers le Champ-de-Juillet, qui, dans le petit jour, apparaissait désert et ravagé, comme un no man's land.

A un coup de sifflet, des hommes cachés non loin de là le rejoignirent et, sur un signe, entourèrent l'imprudent policier qui suivait le mal faitur : c'était M. Pouquet.

Pistache s'approcha de lui et, provoquant, lui montra le portefeuille volé.

— Ecoute, dit-il, je viens de voler le portefeuille de A... Je te défie de m'arrêter, car, si tu l'essayais, je ne donnerais pas dix centimes de ta peau.

La bande s'était rapprochée, menaçante. M. Pouquet, qui avait deux revolvers, en sortit un de sa poche et le jeta loin de lui :

— Faites-en autant et venez-y.

Les amis de Martin devinèrent-ils le piège ? Dans l'aube qui s'épanouissait, la vie renaissait aux abords de la gare toute proche. Eurent-ils peur ? Qui saurait le dire ? Ils reculèrent. M. Pouquet en prit avantage pour reculer aussi et partir... sans pouvoir s'empêcher, cependant, de regarder quelquefois en arrière.

L'affaire de l'Union

La vie de "Pistache" est pleine de passions orageuses, comme s'il eût apporté dans ses amours l'inquiétude qui le rongait sans cesse. Amant d'une grande dame à Lyon, enfant chéri des filles galantes de Limoges, il s'amouracha dans sa ville natale de la femme d'un commis saire de police.

Mais il ne tarda pas à être absorbé par d'autres soucis. On n'établit pas une dictature sur une ville de 100.000 habitants sans susciter des rivalités dangereuses. L'insolence de "Pistache" et de ses hommes, les prouesses amoureuses de Martin lui valaient, dans une certaine partie de la pégre, des animosités.

Pistache dut quitter Limoges Arrêté à Montpellier le 21 novembre 1920, il comparut le 26 février 1921 devant la cour d'assises de la Haute-Vienne qui lui infligea (ô dérision) six mois de prison. Les jurés, devant qui Pistache, orgueilleusement, déclarait : « Si j'étais resté à Limoges, jamais on ne m'eût arrêté », devait avoir l'occasion de regretter un verdict trop indulgent.

Quelques mois plus tard, en effet, le 2 septembre 1922, deux encaisseurs de l'Union Coopérative, porteurs d'une sacoche contenant 20.000 francs, étaient attaqués et dévalisés. Trois des agresseurs furent arrêtés. Faucher, dit « le Pâtissier », et Martin dit « Pistache », avaient disparu.

On devait retrouver ce dernier sept ans plus tard, à bord d'un vapeur français venant du Mexique. Il avait réalisé, là-bas, une véritable fortune dans les colonies, l'avait gaspillée dans les bouges de Tampico, puis, un matin, pris du mal du pays, il s'était embarqué clandestinement.

En pleine mer, il s'offrit au capitaine comme soutier. Il jouait de malheur : on n'avait besoin de personne. On le mit aux fers. Il fut, à l'arrivée, confié à la douane. Celle-ci, examinant les faux papiers d'identité de Martin, flaira une bonne prise, transmit le signalement anthropométrique du malfaiteur à Paris et découvrit la vérité.

Condamné, par le tribunal du Havre, à six mois de prison pour usage de faux papiers, Martin a été transféré à Limoges.

Mis en présence du juge d'instruction, il déclara :

— J'avais le désir que vous comprendrez, M. le Juge, de revoir ma mère, mais pas celui de faire votre connaissance.

Et comme le magistrat lui donnait lecture de l'acte d'inculpation dont il était l'objet, il protesta :

— Coupable, moi ! Mais j'étais déjà parti pour Tampico, au Mexique, au moment du vol !

Et il ajouta :

— Voyez-vous, Monsieur le Juge, si je suis dans l'impossibilité de citer un témoin pouvant me disculper, je vous défie d'en trouver un qui puisse dire : « Pistache » était là au moment de l'agression.

Le magistrat instructeur a relevé le défi, et le malfaiteur comparaitra dans quelques jours devant le jury de la Haute-Vienne. Il sera défendu par M^e Charlet, dont la tâche sera lourde.

Ainsi prendra fin, croyons-nous, la carrière mouvementée de Martial Martin, dit « Pistache », don Juan et cambrioleur.

J.-G. ROUGERIE.



Le docteur Locard à son bureau.

Lyon. (De notre envoyé spécial.)
 Nous dépassâmes la cathédrale et, lorsque notre auto s'engouffra dans la ruelle Saint-Jean, nous aperçûmes les pierres noircies de l'autre temple : le palais de Justice de Lyon.

La rue Saint-Jean, où se trouvent les officines de haute et de basse justice, est une des rues les plus mystérieuses de la capitale du Lyonnais. Tout y rappelle le passage des moines, des nonnes, des abbés, des chanoines, qui y séjournaient autrefois. Les maisons y ont la couleur des robes de bure ; au hasard des allées obscures, une croix surgit de l'ombre. Les choses y revêtent un charme désuet. La maison de la justice elle-même rappelle la rudesse d'une époque où en face des monastères s'élevaient des prisons, défendues par des ponts-levis et des fossés.

Devant les hautes murailles, les grilles épaisses, la garde veillait. Nous nous enquîmes du refuge du Sorcier des empreintes. On nous désigna le ciel. Pour aller au ciel, il fallait emprunter un escalier obscur, humide, où les pierres, depuis plusieurs siècles, sont vernissées par la poussière...

J'avais hâte de voir le Sorcier, de comparer l'image que je m'en faisais avec ce qu'il me laisserait voir de lui-même. J'avais hâte surtout d'assister à la rencontre depuis si longtemps désirée de l'as des détectives du monde — notre ami Godefroy — avec celui qui, depuis la disparition de M. Bayle, est le Sherlock-Holmes moderne, grand maître des énigmes. A chaque pas des pancartes spécifiaient qu'ici « le public n'entre pas ». Le mystère s'épaississait à chaque marche gravie.

Godefroy et moi nous nous trouvâmes, tout à coup, sur une petite passerelle où une bise aigre nous pinça au visage. Dix prisonniers, encadrés par trois gendarmes, marchaient lourdement derrière nous. Je reconnus Jacquot et aussi le grand Mimile dit le boxeur qui, la veille, avait assommé un boucher d'un seul coup de poing. Nous leur ouvrirent le passage. Ils allaient être livrés au Sorcier. On les enferma dans une salle appelée « vestiaire » où sur les murs abondent des graffiti, des cœurs traversés d'une flèche, des « Mort aux vaches » des « A ma gosse pour la vie » gravés avec des clous sur les murs noirâtres. Nous continuâmes notre route dans des galeries ajourées, sur des planchers défoncés, esquivant avec difficulté des entassements de grabat et de planches pourries. Une inscription me révéla que je passais devant le laboratoire du mystère : j'y risquai un œil : le froid, l'humidité y régnaient souverains, dévastateurs. La caverne où dans les cornues la vérité se précipite, paraissait abandonnée.

Je pensai, malgré moi, à l'impression que j'avais rapportée du laboratoire du mystère de Paris, si spacieux, si moderne, où d'autres mages exercent leur pouvoir divinatoire dans un cadre digne d'eux. Le sorcier de ces lieux était pourtant un grand savant. Son nom est si répandu dans le monde que les nations se le disputent. Il n'est pas un pays où l'on n'ait fait appel à sa science. Du verdict qu'il rendit, en de certaines circonstances, dépendit parfois la paix ou la guerre. Et c'était dans cet entrepôt, ouvert à tous les vents, qu'il se penchait sur le mystère...

Une cérémonie vint me distraire de mes réflexions. Grangeversanes, le photographe de l'identité judiciaire, faisait entrer ses clients, les prisonniers, dans un étroit cabinet, encombré d'appareils photographiques et meublé d'une chaise de fer. J'y pénétrai avec eux. Là encore le matériel datait certainement d'une époque

préhistorique. Au lieu de n'avoir à actionner qu'une manivelle et un levier, comme à Paris, il était nécessaire que le photographe se déplaçât pour modifier la pose de son client forcé. J'acquis cependant la preuve qu'avec de mauvais outils, les collaborateurs du Sorcier faisaient d'excellente besogne, car le nombre des documents que j'y remarquai, lettres, empreintes, dépasse toute imagination... Le grand Mimile, quand il fut sur la chaise de fer, devant l'objectif, risqua une plaisanterie douteuse :
 — C'est-y pour *Détective* que vous v'nez. Tâchez de n'pas m'esquinter le portrait !
 Une porte s'ouvrit. Le Sorcier apparut...

Les deux Sherlocks

C'est un homme jeune, trapu, au visage plein, aux yeux mélancoliques. Je cherchai un instant à pénétrer l'énigme de cet homme qui en a tant résolu. Le conseil que donnait l'astromome du *Crime d'Orceval* à M. Lecoq, me revint à l'esprit : « Quand on a vos dispositions, on devient un voleur fameux ou un illustre policier. Choisissez ! » Mais déjà Godefroy lui donnait l'accolade.

— Cher ami !

Une assistante du Sorcier, aussi jolie qu'experte à déchiffrer les intentions et les procédés des faussaires, Mlle Maggie Guiral, s'empressait.

— Ne quittez pas vos pardessus. Il fait ici une température polaire !

Je regardais attentivement les deux Sherlocks. Godefroy aurait pu être M. Lecoq : il en avait la vivacité, la souplesse d'esprit, l'imagination fertile, voire les ruses. Le docteur Locard était certainement M. Dupin. Il en avait le calme, la répartie adroite, la réflexion et l'humour. C'était une aventure bien curieuse que celle qui me mettait en présence de ces deux policiers, à portée de leurs secrets. Ils oublièrent bientôt ma présence pour se plonger dans leurs dossiers. Godefroy racontait au docteur Locard comment, en utilisant une découverte du Sorcier, il était arrivé à la conviction de l'innocence du malheureux Van den Wouwer, qui fut condamné dans la ténébreuse affaire de Phénix-Parc. Tous deux étaient d'accord pour demander que l'on mît fin au martyre d'un homme que la Belgique garde dans ses prisons. J'admirai que ces détectives qui ont confondu tant de coupables, se missent bénévolement et avec tant de passion au service de la vérité.

— C'est cela, opinait le Sorcier. Vous avez le génie de la police et vous êtes le seul détective connaissant l'expertise judiciaire. Godefroy, je vous félicite d'être un grand honnête homme. Oui, il faut que cette affaire soit révisée...

Ensemble ils examinèrent des faux en écriture, des grimoires, Godefroy parla du cas du maître verrier Gilles, dont l'innocence lui tient aussi à cœur...

Nous nous trouvâmes tout à coup réunis dans le cercle des maîtres, de leurs maîtres. Le docteur Locard évoquait ceux qui lui montrèrent parfois le chemin et qu'il a aujourd'hui égalés sinon dépassés : Bertillon, l'inventeur du portrait parlé, grâce à quoi un détective peut reconnaître les traits du visage d'un homme qu'il n'a jamais vu ; David, que la maladie mit dans la nécessité d'abandonner les travaux importants qu'il faisait au laboratoire du mystère de Paris ; Lacassagne de Lyon ; Gillet et Quetley de Bruxelles ; Ruby, un des réformateurs du système des empreintes digitales et qui s'y usa les yeux, si bien qu'il est aveugle. Bayle...

— Un grand, un vrai savant, murmurait Locard. Il était surtout admirable par sa connaissance exceptionnelle de la physico-chimie. Ses travaux sur les rayons ultra-violettes, les rayons infra-rouges et ceux qu'il a faits en ma-

LE SORCIER DE



Ils allaient être livrés au « Sorcier ».

tière de résistances électriques et de spectrographie, ont rendu d'immenses services à la criminalistique...

Il énonçait les règles de sa science magique.

— Un expert ne devrait jamais dire qu'il est incapable d'erreur. Nous devons douter... douter toujours ! L'affaire Dreyfus nous donne à cet égard une grande leçon d'humilité. Parce qu'il s'était trompé dans un calcul, Bertillon a fait condamner un innocent... !

Parfois il exposait :

— On nous attribue un pouvoir que nous n'avons pas toujours... Il y a peu de temps un juge me fit appeler, et m'accordant dix minutes pour rendre un verdict, m'annonça que de ma sentence dépendait la liberté d'un inculpé. J'ai eu de la difficulté à lui faire entendre que je n'étais pas un devin !

Je lui demandai de bien vouloir faire, pour les lecteurs de *Détective* et pour moi-même, un retour sur son passé. Il accepta...

Le passé d'un sorcier

Je le revoyais, étudiant en médecine, accompagnant dans tous les centres de la misère humaine le professeur Lacassagne qui a laissé de si grands travaux sur les criminels. Une brochure que Lacassagne lui confia pendant un voyage lui révèle sa destinée. C'est un travail d'un savant espagnol sur les empreintes digitales. On ignorait alors en France la possibilité d'identifier les criminels avec les dessins des doigts. On l'ignorait un peu par la faute de Bertillon qui ne croyait pas à la valeur de cette découverte, utilisée seulement à cette époque en Amérique du Sud, dans les Indes Anglaises et en Angleterre. Locard s'appliqua à connaître cette science. Il voyagea : Berlin, Dresde, Hanovre, Zurich, Lausanne, Bruxelles, où le grand criminaliste Reys l'accueillit dans son laboratoire, New-York, Chicago... Il travailla à Turin, avec Lombroso, qui lui déclara :

— Lion et Taureau, cela peut s'écrire aussi Lyon et Taureau. Il faut que nos deux villes deviennent deux des signes du zodiaque de la police du monde !

Il devient le grand spécialiste de l'étude des faux en écriture, de la lecture des empreintes en écriture, de la lecture des empreintes de pas, du déchiffrement des codes secrets... Sa renommée s'étend. Elle dépasse Lyon, gagne la France, le monde. Des savants chiliens, chinois, suédois, égyptiens, des médecins, des magistrats illustres viennent dans son laboratoire se renseigner sur ses méthodes : c'est tantôt le pro-



... Sur une petite passerelle où une bise aigre nous pinça au visage.



La trousse du cambrioleur Maniguet avait pris de se ganter

S EMPREINTES



Les « clients » du photographe de l'Identité Judiciaire.

cureur général d'Helsingfors, le professeur de médecine légale de Genève et tantôt M. Soderman, directeur du laboratoire de police de Stockholm, qui fit de si intéressants travaux sur Glozel.

— Il y a des affaires bizarres, murmure le docteur Locard. Témoin l'affaire du testament de M. Bernain de Ravisi, dont les experts parisiens avaient dit qu'il était faux... Il s'agissait d'une bagatelle de cinq millions dont Mme Bernain de Ravisi réclamait justement le profit... Ce n'était pas un faux et on en eut la preuve, plusieurs années après l'ouverture de l'instruction, quand on pensa, enfin, à faire interroger le notaire de la famille... Il possédait l'original !...

Que de secrets n'avait-il pas déchiffrés ? Il rappelait pour moi quelques-unes des énigmes qui lui avaient été posées. On lui apporta le testament d'un lieutenant mort à la guerre, une lettre écrite des tranchées où, en post-scriptum, le défunt déclarait léguer sa fortune à sa famille. Or, par un autre testament, l'officier faisait don de tout ce qu'il possédait à une maîtresse dont il avait un enfant... Le post-scriptum était-il authentique ? C'est un faux, déclara le Sorcier. Et de fait, après l'expertise, le coupable se dénonça : c'était la grand-mère du mort, qui avait agi, reconnut-elle, pour sauver l'honneur de la famille !...

— Je dois à la petite affaire des lettres anonymes de Tulle plus de notoriété que ne m'en ont valu des affaires plus importantes, reprend M. Locard... Pauvre Angèle Lavad. C'était une démente. Elle est encore enfermée aujourd'hui...



qui fut identifié malgré le soin qu'il les mains pour opérer.

Nous en revînmes à une autre histoire de testament : un faux par découpage, qui mit en émoi la ville suisse de La Chaux-de-Fonds. L'expert eut à examiner un testament par lequel un personnage important léguait un million et demi à une femme que vingt ans auparavant il avait possédée et qu'il avait cessé de revoir... Ce testament présentait tous les caractères d'authenticité désirables. La femme avait découpé dans les lettres de son ancien ami des mots qu'elle avait réunis les uns à côté des autres, de façon à leur donner la signification d'un legs et elle les avait ensuite calqués... Aux assises, cette malheureuse se voyant perdue, s'écria :

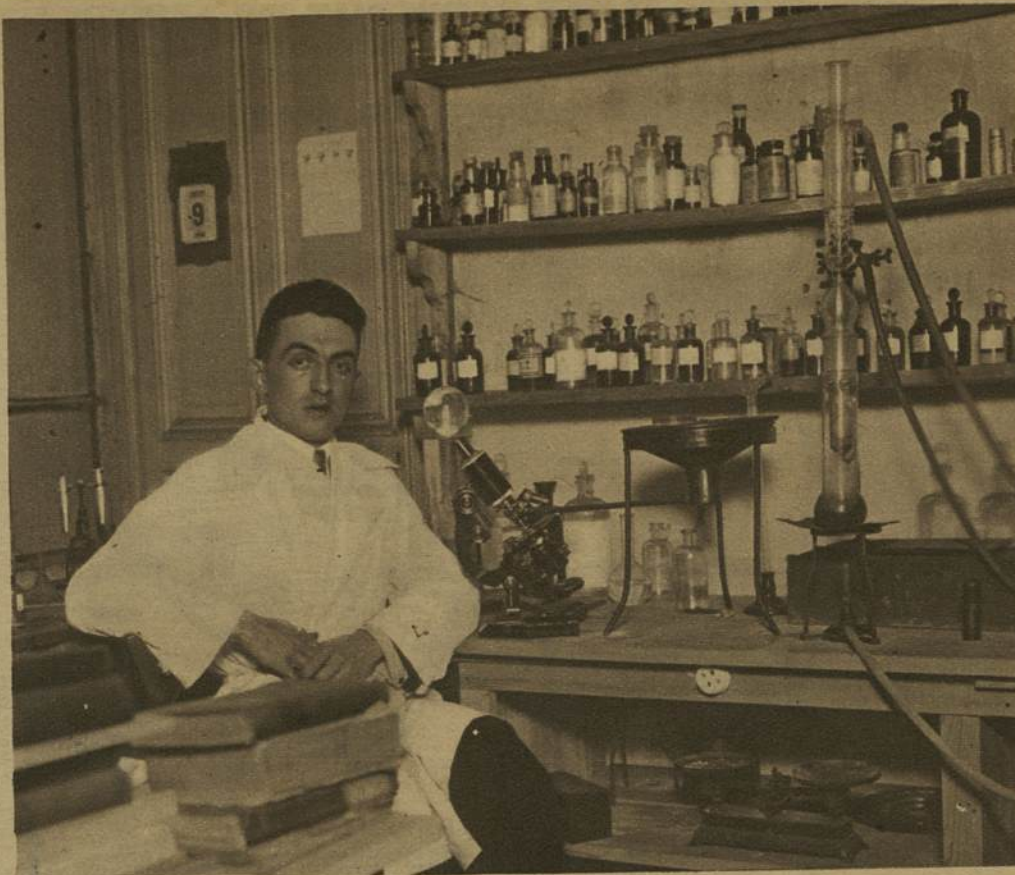
— Dieu m'inspire.

Et déchirant son sac à main elle en sortit un deuxième testament aussi faux que le premier !

— J'ai relevé un jour une empreinte bien extraordinaire, continue le Sorcier. Un jeune ouvrier nommé Mayor avait tué, en la frappant trente-cinq fois avec son couteau, une pouil-



Le détective Godefroy et le docteur Locard font échange de souvenirs.



...Dans les cornues la vérité se précipite.

leuse sexagénaire, Coco-la-Chérie, bien connue sur les quais du Rhône et qui, s'étant donnée à lui, réclamait sept sous pour son salaire, alors que Mayor n'entendait lui donner que cinq sous. Quand il eut signé son crime trente-cinq fois, il essuya son couteau avec un papier, puis, ne sachant où le laisser, il le planta dans le corps de sa victime. Ses empreintes révélèrent 104 points de repère... Ce qui est unique. Mayor a été envoyé aux travaux forcés... Une autre fois, je recevais un peu partout dans Lyon des empreintes bizarres, qui bien qu'étant celles d'un voleur, n'appartenaient certainement pas à un être humain. C'étaient les empreintes d'un singe. Il débordait de l'argenterie, pendant que son maître, un saltimbanque, jouait de l'orgue de Barbarie devant la maison qu'il était chargé de dévaliser... !

Un magistrat qui vint nous rejoindre à ce moment de la conversation, me fit remarquer que les résultats obtenus par le laboratoire ont donné à la police lyonnaise le respect des empreintes, si bien que, avant toute perquisition, le laboratoire est alerté. Ainsi les traces obtenues sont-elles toujours récentes et rarement discutables. Lyon est la seule ville d'Europe où cette manière d'agir excellente soit adoptée... La population en est très satisfaite. On cite l'exemple suivant : des citoyens dont l'appartement avait été cambriolé un dimanche soir sont allés coucher à l'hôtel afin que la préparation du laboratoire puisse le lendemain trouver intactes les empreintes des malfaiteurs..

— Nous arrivons à des résultats parfois surprenants, poursuit M. Locard. On acquit la certitude, il y a quelques années, qu'une femme maniaque, qui était toujours accompagnée par un gros chien, incendiait les fermes d'un village de l'Isère. Je fis un moulage des empreintes du chien et les comparai avec les empreintes de tous les chiens du voisinage. Ainsi nous arrivâmes à identifier la coupable. Une autre empreinte : celle d'un corbeau, nous révéla la date exacte d'un crime. Elle avait été relevée sur un cadavre gelé. Il avait plu sur la charogne et le gel étant survenu recouvrit les traces laissées par l'assassin. Une seconde pluie, deux jours plus tard, suivie de gel, recouvrit la première couche de glace. Le crime datait donc du jour de la première pluie. On arrêta un vagabond qui avait été aperçu ce jour-là dans les parages, et il fit des aveux... »

Les empreintes, qui accusent si souvent, n'innocentent-elles pas parfois ? Je posai la question au Sorcier de la rue Saint-Jean.

— Sans doute, me dit-il. Un jeune homme était accusé d'avoir tué une jeune femme et de l'avoir violenteé ensuite... Après analyse des taches de sang qui furent découvertes sur le matelas, nous découvrîmes que la mort n'était pas consécutive à un assassinat mais à un avortement... De même, à Grenoble, nous fîmes relâcher un homme dont on avait relevé les empreintes sur le comptoir d'un magasin cambriolé... Comment pouvait-il expliquer sa présence ? Il dut reconnaître qu'il était entré dans le magasin pendant la nuit, pour courtoiser la fille de la maison. Mais il fut sauvé !

Au musée du crime.

Tous trois : Godefroy, le docteur Locard et moi, nous sommes allés ensuite dans le musée de criminologie de Lyon, qui est un des plus beaux du monde.

Voulez-vous savoir comment on peut lire un document brûlé ? Le docteur Locard fit devant moi l'expérience d'une lecture. Les débris recueillis dans un poêle et placés entre deux plaques de verre après avoir été recouverts d'un enduit spécial, révélèrent le secret que le feu, malgré les hommes, avait respecté.

Savez-vous que l'on peut relever des empreintes laissées par un homme qui a des

mains gantées ? Savez-vous que des criminels peuvent être dénoncés par les empreintes de leurs dents sur un gâteau, voire par des traces laissées par leurs genoux ? Cette dernière aventure arriva à un voleur qui, ayant un pantalon raccourci, était sur la route. On l'arrêta peu après sur la seule indication de ce détail.

On voit mieux encore au laboratoire de Lyon. Des criminels assez habiles pour masquer leurs empreintes digitales ont été désignés à l'attention de la police par des empreintes, hier encore intraduisibles et aujourd'hui explicables, depuis que le docteur Locard a inventé la poroscopie qui consiste dans la mesure des distances que les centres des pores ont entre eux.

— Voyez ces moulages révélateurs, me disait le Sorcier. Celui d'un pied à six doigts, qui fut relevé dans la poussière... Celui d'une gouttelette de cire, tombée d'une bougie, où un malfaiteur mit sa signature...

J'ai vu bien des choses ce jour-là dans le musée où le docteur Locard a réuni des pièces uniques : plusieurs planches à fabriquer de faux billets, plusieurs moules de fausses pièces, l'attirail de Bonnot « bandit tragique », un chapelet formé avec des olives de plomb, qui servit à un prêtre interdit, chef de bande, pour assommer les passants à qui il ôtait leurs bijoux et leur portefeuilles. J'ai eu la preuve, là, que les incendies de forêts qui dévastent chaque année l'Estérel ne sont pas toujours imputables à la négligence des fumeurs, puisqu'on a pu recueillir une des gaines de chêne liège où les bergers qui comptent la mort des forêts pour assurer à leurs troupeaux des pâturages, entassent des chiffons et de la mousse et y mettent ensuite le feu.

— Nous arrivons parfois à déterminer des indices précieux en analysant les poussières trouvées sur les vêtements, soit des inculpés, soit des victimes, reprenait le Sorcier, du ton le plus naturel. Nous avons trouvé un procédé, pour que soient révélées à l'examen des taches de sang à peu près invisibles... Nous avons pu déterminer, par les méthodes de l'anonymographie, les cas où un moribond a la main forcée ou simplement guidée par ceux qui ont intérêt à recueillir ses dernières volontés...

Il semblait que la puissance du Sorcier des empreintes fût sans limite.

— Notre pouvoir serait plus grand si tous les magistrats savaient quels services le laboratoire peut leur rendre, si les policiers, en dehors de Paris et de Lyon, connaissent bien et mieux encore la technicité de leur métier ; si tous les jeunes gens qui veulent se consacrer à l'expertise voulaient bien, avant de suivre les traces de F. Dupin et de M. Lecocq, suivre les cours des écoles de police scientifique...

« Notre rôle serait plus efficace encore si la pauvreté des laboratoires de police n'était pas aussi grande. Les misérables contre qui nous menons une lutte difficile pourraient nous retourner un proverbe qui a cours dans leur monde spécial : « Quand on fait son métier, disent-ils, on cambriole avec un bout de bois et des ficelles. » Nous travaillons avec « un bout de bois » et « des ficelles... »

Une lourde grisaille noyait le palais de Justice et la rue Saint-Jean quand nous nous quitâmes. Une complainte montait de la cour du dépôt : un gardien chantait pour distraire son ennui. Je secouai mes jambes engourdis : le laboratoire du mystère devait, par un miracle que je ne puis expliquer, être placé sous une latitude d'extrême pôle. L'homme qui, depuis la disparition de M. Bayle, est le grand maître de la police scientifique, parut n'y pas prendre garde...

— Au revoir, me dit-il. On va essayer de travailler quand même !...

Henri DAN JOU.

LA PLUS IMPORTANTE FABRIQUE DE MEUBLES

PAS D'INTERMÉDIAIRES - VENTE DIRECTE DE NOS USINES

N° 1842
NOYER CIRÉ
925 fr.

N° 1840
CHÊNE CIRÉ
1.325 fr.

N° 1814
CHÊNE CIRÉ
1375 fr.

N° 1818
CHÊNE MASSIF
2575 fr.

Série 20
BOISSE
NOYER
2995 fr.

Aperçu de quelques-uns des modèles figurant à notre Catalogue (total de 1.000 photographies)

N° 1826
LOUPE D'ORME
2970 fr.

N° 1825
NOYER MASSIF
5400 fr.

SALONS Modernes
depuis 1.500 fr.

N° 1877
AGAU Sapelli
5.650 fr.

Série 32
CHÊNE MASSIF
Val. réelle 2500 fr.
RÉCLAME
1795 fr.

Série 32
CHÊNE MASSIF
Valeur réelle 2500 fr.
RÉCLAME
1795 fr.

GRATUITEMENT
CATALOGUE et photos des Mobiliers-Réclames adressés sur demande accompagnée du bon ci-dessous

MAGASINS GÉNÉRAUX D'AMEUBLEMENTS

Facilités de paiement sur demande

MOBILIERS rigoureusement GARANTIS SUR FACTURE

Élé Levitan Soc. An. Fr. et Cap. de 9000000 de fr. en verse

63 Boul' Magenta-Paris **63**

SUCCURSALE AU CAIRE, 32, RUE KASS EL NIL

BON à découper et à faire parvenir aux établissements LEVITAN, 63, Boulevard de Magenta, pour recevoir gratuitement le Catalogue N° 72

PHILIPS

LAMPES SÉRIE MERVEILLEUSE

HAUTS-PARLEURS

TRANSFORMATEUR B.F. N° 4003

PICK-UP N° 4005

CHARGEUR PERMANENT 1017

APPAREIL DE TENSION ANODIQUE N° 3009

MODERNISEZ votre POSTE
EN LE FAISANT FONCTIONNER SUR LE COURANT ALTERNATIF

LES ENIGMES

Grand concours hebdomadaire

XI. - Le secret du fort Bayard

Tous n'avons pas assisté au plus terrible de l'aventure, G. 7 et moi. Et pourtant elle reste pour moi le plus poignant des cauchemars, et la plus sinistre des prisons me semble un endroit riant, à côté du fort Bayard.

C'est en face de La Rochelle, dans l'Océan. Deux grandes îles, Ré et Oléron, s'étirent parallèlement à la côte, bouclant ainsi une rade magnifique, qui fut jadis un point stratégique important. Napoléon, entre autres, y a semé des forts qui se dressent encore au milieu des flots et dont le plus célèbre est le fort Bayard.

Au centre de la rade enfin, à un mille à peine de Bayard, est plantée l'île d'Aix, sur laquelle une centaine d'habitants vivent de la pêche et surtout des huîtres.

Le décor est âpre, même à la belle saison. En novembre, il est sinistre, car l'Océan enfle la voix et les gens de l'île d'Aix restent parfois des semaines sans communication avec la côte.

Lorsque nous arrivâmes, l'effervescence provoquée par l'affaire n'était pas apaisée, mais le plus dur était passé. Nous débarquâmes dans l'île d'Aix un midi brumeux, et dans les maisons les lampes à pétrole étaient allumées, si bien qu'on eût pu se croire au crépuscule.

G. 7 se fit désigner la demeure de George, le seul pêcheur de l'île possédant un petit cotre, avec lequel il faisait le chalut.

Et nous trouvâmes chez lui, devant le feu, entouré de sa femme et de trois enfants, un homme de quarante ans, grand, fort, rude d'aspect, mais d'un calme déroutant.

La rumeur publique l'accusait, pourtant, et d'un crime odieux ! Il me sembla que la femme avait les yeux comme éteints, que les gosses eux-mêmes étaient écrasés par l'atmosphère de suspicion qui pesait sur la maison.

Il y eut peu de paroles échangées. — Voulez-vous nous conduire au fort ? George ne tressaillit pas. — Maintenant ? — Maintenant, oui !

G. 7 montra sa médaille. L'homme se leva, décrocha un ciré qu'il jeta sur ses épaules, troqua ses sabots contre des bottes. Il regarda un instant nos vêtements de ville, puis haussa les épaules comme pour dire : — Tant pis !

Un quart d'heure plus tard, sur le pont du cotre où nous devions nous raccrocher aux haubans, nous tanguions sans répit, les yeux rivés aux murailles noires du fort Bayard qui se dessinaient peu à peu dans la brume.

A la barre, George ne desserrait pas les dents et j'étais presque angoissé par le calme qu'il y avait dans les prunelles bleues de cet homme.

Huit jours plus tôt, un yacht qui croisait dans les parages s'était amarré à l'échelle de fer qui subsiste encore sur un des murs du fort Bayard.

L'endroit est mauvais, semé de roches. Les pêcheurs n'y vont qu'en cas de nécessité.

Les murailles, au surplus, menacent ruine, et, bien qu'une étroite ouverture permette de pénétrer dans ce qui reste du fort, nul n'a jamais la curiosité d'y entrer, par crainte de recevoir sur la tête une des pierres qui se détachent parfois.

Les occupants du yacht, étrangers à la région, n'eurent pas la même prudence, et c'est ainsi qu'ils firent la monstrueuse découverte.

Un être vivait dans le fort ! Un être humain ! Une femme !

Il faut avoir vu les lieux pour se rendre compte de ce que représentent ces mots.

Maintes fois on s'est apitoyé dans les journaux sur le sort des gardiens de phares, isolés dans l'Océan. Mais du moins les phares sont-ils habitables ! Du moins des hommes y viennent-ils parfois !

Au fort Bayard, le vent s'engouffre par cent ouvertures. La pluie traverse un toit dont il ne reste que quelques poutres.

La femme ne portait aucun vêtement et son premier mouvement fut de fuir quand elle vit des étrangers.

Et tandis que maintenant, nous voguions vers ce qui avait été sa prison, elle était dans une maison de santé, à La Rochelle, entourée de médecins.

Elle avait dix-huit ans. Une jeune fille. Mais quelle jeune fille ! Ne connaissant rien du langage humain ! Lançant autour d'elle des regards anxieux d'animal traqué ! Se jetant avec voracité sur la nourriture !

Je l'ai dit en commençant : nous arrivions alors que l'affaire était presque terminée. La photographie de la jeune fille avait paru dans tous les journaux.

Et déjà, d'Amsterdam, un homme était arrivé, qui l'avait reconnue, qui avait mis un nom sur ce visage énigmatique : Clara Van Gindertael.

— Voulez-vous saisir l'échelle... George se cramponnait à la barre. Nous étions arrivés au fort, contre lequel le ressac menaçait de briser notre bateau.

G. 7 saisit un échelon de fer, y passa une amarre.

Et ce fut la visite des lieux. Comment dire ? Une prison ? Même pas ! Les prisons ont un toit !

Quatre vieilles murailles. Des pierres éboulées. Des herbes marines. Des débris de toutes sortes.

J'imaginai la jeune fille blottie dans quelque coin...

J'essayais d'imaginer l'homme qui lui apportait régulièrement de la nourriture et machinalement je me tournais vers George, qui restait comme étranger à ce qui nous entourait.

Quand les propriétaires du yacht avaient découvert Clara Van Gindertael, il y avait auprès d'elle des provisions qui ne dataient pas d'un mois.

La rumeur publique accusait le pêcheur, car on se souvenait que, malgré les dangers de ces parages, il était le seul à traîner son chalut autour du fort.

Je scrutais ses traits. Je me demandais s'il était possible que cet homme que j'avais vu un peu plus tôt au milieu de ses enfants, fût venu là, depuis treize ans, apporter de mois en mois des vivres à un être humain.

Treize ans ! Clara avait alors cinq ans ! L'âge des enfants de George !

C'était odieux ! Je souffrais. J'avais hâte d'être loin de ce fort maudit.

Déjà le pêcheur avait été interrogé



Nous étions arrivés au fort...

par les magistrats. Et ses réponses n'avaient apporté aucune lumière :

— Je ne sais rien ! Je n'ai jamais vu celle dont vous parlez ! Je pêchais autour du fort, mais je ne mettais pas les pieds dans celui-ci...

Il achevait ses dépositions par une question qui n'était pas sans embarrasser les enquêteurs.

— Où aurais-je été chercher cette fillette ? Le fait est qu'elle avait été enlevée à Paris, où George n'était jamais allé. G. 7 m'avait montré une vieille coupure de journal qui relatait ce rapt.

« Un enlèvement mystérieux a eu lieu hier dans un hôtel de l'avenue Friedland.

« Depuis quelques jours, un Hollandais, M. Pieter Claessens, occupait dans cet hôtel, au premier étage, un appartement qu'il partageait avec sa nièce, Clara Van Gindertael, âgée de cinq ans, dont il est le tuteur, car l'enfant est orpheline.

« Le valet de chambre prenait soin de l'enfant.

« Hier donc, comme M. Claessens était sorti, ce domestique descendit aux cuisines où il resta une heure environ, laissant l'enfant seule dans l'appartement. Quand il revint, elle avait disparu.

« Le signalement de la fillette est le suivant : assez grande pour son âge, mince, blonde, yeux bleus, portant une robe de soie blanche, des chaussettes blanches et des chaussures de vernis noir.

« La police a ouvert une enquête. » Pieter Claessens était arrivé à La Rochelle trois jours après la découverte de celle qui n'était à ce moment, selon l'expression des journaux, que l'inconnue du fort Bayard.

Il avait lu le récit de l'étrange découverte des yachtsmen dans les journaux. Ceux-ci avaient publié une photographie de la jeune fille.

Ils avaient signalé en outre qu'elle portait au poignet gauche la cicatrice d'une brûlure ancienne.

C'est ce qui servit surtout au tuteur pour identifier la jeune fille, qui déclara que la brûlure avait été occasionnée, quand

l'enfant n'avait que quatre ans, par l'explosion d'un réchaud à alcool.

L'affaire en était là. Et on imagine sans peine les questions multiples qui se posaient. Qui avait enlevé Clara Van Gindertael treize ans plus tôt ?

Pourquoi l'avait-on amenée au fort Bayard ?

Qui lui avait apporté régulièrement de la nourriture ?

Quels intérêts s'agitaient derrière ce drame hallucinant ?

La principale intéressée, la victime, ne pouvait rien dire. De l'avis des médecins, plusieurs années seraient nécessaires pour faire d'elle un être normal, et certains spécialistes doutaient même du succès.

Des reporters s'étaient abattus sur le fort Bayard. Des photographies des lieux avaient paru dans tous les quotidiens.

Les hypothèses les plus invraisemblables avaient été émises.

Enfin, on s'étonnait surtout de voir George en liberté. Je savais, moi, que c'était sur la demande expresse de G. 7, qui avait télégraphié de Paris à La Rochelle, dès qu'il avait eu vent de l'affaire.

Quelle était son opinion ? Et pourquoi notre première démarche était-elle pour visiter le fort, alors qu'il m'eût semblé plus logique de voir d'abord la victime elle-même, d'autant plus que nous avions dû passer par La Rochelle ?

Je n'en sais rien.

G. 7 était aussi calme que le marin. Et les deux hommes n'étaient pas sans avoir certains points de ressemblance. Ils étaient l'un comme l'autre avares de paroles. Ils avaient les mêmes prunelles claires, la même stature puissante.

Est-ce que leur silence, à l'un comme à l'autre, était un défi ?

J'étais mal à l'aise. J'errais maladroitement dans ce carré entouré de murs où mes pieds glissaient sur des algues. Et les boîtes à conserve vides avaient ici une signification autrement sinistre qu'ailleurs ! Il y en avait un monceau.

L'obscurité commençait déjà à nous entourer, alors qu'il n'était pas trois heures. Nous entendions les heurts de la coque du bateau contre la muraille, à chaque lame. G. 7, lui, allait et venait à pas lents, tête basse.

— Il y a combien de temps que vous êtes marié ? questionna-t-il soudain en se tournant vers George.

Celui-ci tressaillit, répondit vivement : — Dix-huit ans...

— Vous... vous aimez votre femme ?...

Je vis s'agiter la pomme d'Adam du pêcheur, qui fut quelques instants sans pouvoir parler. Enfin, je distinguai dans un sourd murmure : — ... et les petits...

— Allons ! conclut G. 7 d'une façon inattendue en se dirigeant vers la seule brèche par laquelle nous pouvions accéder au cotre.

Et il me prit le bras. Il me souffla, tandis que George hissait les voiles :

— L'affaire ne fait que commencer ! La suite de son discours, je l'entendis par bribes, dans la tempête qui se levait, tandis que je gardais les yeux rivés sur George, immobile à l'arrière, roidi par son ciré, la barre entre les jambes, l'attention concentrée sur le gonflement de la voile.

Georges SIM.



(Lire la solution exacte Jeudi 5 décembre)

Les lecteurs désireux de prendre part au Concours hebdomadaire devront répondre aux questions suivantes :

- 1° Qui a enlevé Clara Van Gindertael ?
- 2° Comment et pourquoi ?
- 3° Combien de solutions exactes parviendront-elles à "DéTECTIVE" ?

Découper ce Questionnaire qui tient lieu de **BON N° 11**

nrf

Le premier reportage de MARCEL SINGLETON

La Machine à guérir de la vie

roman par **STÉPHANE CORBIÈRE** et **JEAN FOUQUET**

nrf

SOLUTION de la 9^e Enigme

(Le Mas Costefigues)

Le 25 décembre, à minuit, nous faisons le cent pas autour de l'église de Saintes-Maries-de-la-Mer. Des gendarmes en civil étaient postés aux quatre coins de la place.

A minuit dix, on cernait quatre roulettes de romanichels qui, les uns venaient d'arriver, les autres étaient là depuis la veille, et on découvrait dans l'une d'elles, à de rares exceptions près, tous les objets volés au Mas Costefigues.

— Il n'y a que deux signes qui m'aient donné du fil à retordre ! m'expliqua G-7, tandis que nous soupions à l'auberge, après une tournée générale offerte aux gendarmes. C'est l'enfant en maillot d'abord, le second poignard ensuite.

« Le premier message est enfantin. Il suffit de connaître les mœurs des nomades, qui sont les mêmes aujourd'hui qu'au quinzième siècle.

« Le signe n° 1 est l'emblème de celui qui a écrit. Un chaudron. Donc il s'agit d'un chaudronnier.

« Viennent la date (27 juin), puis la distance (2 kilomètres), puis la direction (traverser le canal), et enfin la désignation du lieu : une maison à deux tourelles.

« La clef signifie qu'il s'agit d'un vol avec effraction et le signe qui vient ensuite : que le rendez-vous aura lieu au coucher du soleil. Enfin, il y a un chien.

« La ligne du bas constitue la réponse, ou plutôt les réponses.

« Je m'explique. Un premier romanichel a écrit : le Chaudronnier cherche des hommes pour commettre le 30 juin un vol avec effraction dans telle maison. Rendez-vous au coucher du soleil. Il y a un chien.

« D'autres bohémien sont passés, qui ont répondu. Chacun a mis son emblème sous le message, si bien que je savais d'avance qu'il s'agissait d'un barbu, d'un vannier, d'un charron et enfin d'un coutelier ou d'un remouleur.

« Le premier voleur n'a eu qu'à passer quelques jours plus tard pour s'assurer qu'il disposerait des hommes nécessaires.

« Tout le reste est aussi dans la manière des bohémien.

« Comme d'habitude, le partage ne devait avoir lieu que par la suite. Mais où ? Quand ?

« Partout un bicorne de gendarme, tracé la plupart du temps par des bohémien tout à fait étrangers au vol, signifiait que la maréchassée était sur les dents.

« On remit à plus tard. Lisez ainsi le dernier message :

Le chaudronnier, le jour de Noël (naissance de l'enfant), à l'église de la Mer, partagera.

« Je vous le répète, l'enfant me chiffonnait et c'est le curé qui a trouvé sa signification.

« Quant au poignard, j'ai cru longtemps qu'il annonçait un crime, ou qu'il faisait allusion au premier remouleur.

« Mais un couteau sert aussi à partager...

« Simple, n'est-ce pas ? »

G. S.

Nous publierons, jeudi prochain, la liste des gagnants.

Règlement du Concours

Art. 1^{er}. — A la fin de chacune des 13 ÉNIGMES, une série de questions sera posée aux lecteurs. Ils devront y répondre d'une façon nette et précise, succincte le plus possible.

Ceux d'entre eux qui laisseront de côté l'une de ces questions se verront éliminés d'office. Les gagnants seront ceux dont les réponses se rapprocheront le plus des solutions exactes rédigées par l'auteur des 13 ÉNIGMES, M. Georges Sim, qui les a remises sous plus cachetés et numérotés au directeur de " DÉTECTIVE ".

Art. 2. — Les lecteurs ont huit jours pleins pour nous faire parvenir leur réponse, après la publication de chaque ÉNIGME. C'est-à-dire que les enveloppes contenant les réponses à l'énigme N° 11 (21 novembre 1929) devront nous être parvenues, au plus tard, vendredi 29 novembre 1929, avant minuit. Les lettres reçues après ce délai seront détruites purement et simplement.

Exception sera faite pour les réponses de nos lecteurs de la Corse, de l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie et Maroc) et de l'étranger, qui peuvent expédier leurs lettres jusqu'au vendredi 29 novembre 1929, avant minuit. Le timbre à date de la poste servira de contrôle.

Les enveloppes, affranchies convenablement, devront être adressées à la Direction du journal " DÉTECTIVE ", 35, rue Madame, Paris (VI^e), porter la mention **CONCOURS DES 13 ÉNIGMES, N° 11**, et renfermer le bon du concours correspondant. Seuls, les abonnés peuvent remplacer le bon par la dernière bande du numéro correspondant.

Art. 3. — Chaque lecteur n'a le droit d'envoyer qu'une seule solution par ÉNIGME. Il est bien entendu, toutefois, que chaque membre d'une même famille a le droit d'envoyer sa propre solution.

Art. 4. — Nous donnerons la solution exacte de l'ÉNIGME N° 11 dans notre numéro du jeudi 5 décembre 1929, et la liste des gagnants dans notre numéro du jeudi 12 décembre 1929. Le même rythme sera observé pour toutes les autres énigmes.

Art. 5. — Le concours des 13 ÉNIGMES est doté de 25 prix chaque semaine, totalisant 3.000 francs en espèces.

Art. 6. — Chaque ÉNIGME forme un concours complet. Il s'agit donc de 13 concours distincts.

Mais nous faisons remarquer à nos lecteurs qu'ils ont tout avantage à participer aux 13 concours, car le plus avisé d'entre eux qui totalisera le plus grand nombre de points parmi les 325 réponses primées pendant 13 semaines, se verra attribuer un prix spécial de

10.000 francs en espèces indépendant de tout autre prix qui lui aurait été déjà attribué.

Prix hebdomadaires :

1 ^{er} PRIX :	1.000 francs en espèces
2 ^e —	500 —
3 ^e —	250 —
4 ^e —	150 —
5 ^e —	100 —
6 ^e au 25 ^e	50 —

pour changer vos papiers peints :

LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT

18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER
Téléph. Litt. 52-42 & 36-51

dernières nouveautés modèles exclusifs bon marché absolu

Sur simple demande: Album S. franco

UNE ESQUISSE DE VOTRE VIE GRATUITEMENT

"VOUS POUVEZ METTRE FIN A VOS SOUCIS"

a dit un fameux Astrologue

Un aperçu ou une esquisse de la vie est aussi important à toute personne de bon sens que la carte marine au navigateur. Pourquoi marcher dans l'obscurité lorsqu'en écrivant tout simplement une lettre vous pouvez obtenir des renseignements précis qui peuvent vous conduire au succès et au bonheur ?

UN BON AVERTI EN VAUT DEUX

Le professeur ROXROY vous dira comment avoir

du succès, quels sont vos jours favorables et défavorables, quand vous devez commencer une nouvelle entreprise ou faire un voyage, quand et avec qui vous devez vous marier, quand vous devez demander des faveurs, faire des placements ou des spéculations. Toutes ces choses et beaucoup d'autres peuvent être lues dans le livre de votre vie.

M^{re} E. Servagnat, Villa Petit Paradis, Alger, écrit : « Je suis entièrement satisfaite de mon Horoscope qui m'a révélé avec une grande exactitude des faits passés et présents, me donnant avec fidélité les traits de mon caractère, l'état de ma santé, soulignant discrètement le rideau de l'avenir et joignant à cela de précieux conseils. Les travaux de M. le professeur ROXROY sont merveilleux et un Horoscope établi par lui, est la bonne étoile d'une maison. »

Afin de recevoir une courte ébauche de votre vie gratuitement, indiquez seulement le jour, mois, année et lieu de votre naissance. Écrivez vos nom et adresse lisiblement de votre propre main et adressez votre lettre immédiatement au professeur ROXROY. Si vous le désirez, vous pouvez joindre 2 francs en timbres pour travaux d'écriture, frais de poste, etc. Adresse : ROXROY, Dept. 2429 B, Emmastraat, 52, la Haye, Hollande. Affranchissement pour la Hollande 1 fr. 50.

RIEN QUE LA VÉRITÉ

ASHELBE INTERNATIONAL DETECTIVE COMPANY

34 Rue La Bruyère PARIS - Téléphone 8518 - TRUDAINE 153 91

LA CÉLÈBRE M^{me} DANIEL VOYANTE

Cartomanie, Astrologie, T. I. J. Par corr. 15 fr. 50 mandat 13 Rue Saussier-Leroy, PARIS (17^e) rez-de-chaussée

M^{me} SEVILLE VOYANTE

RÉUSSITE EN TOUT 100, rue Saint-Lazare, PARIS (9^e). — Cartomanie, graphologie, médium, reçoit tous les jours, de 10 à 19 heures, jeudis exceptés. Par correspondance, 15 fr.

MARIAGES honorables riches et p. l. situations

M^{re} TELLIER, 4, r. de Chantilly (très sérieux).

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secret pour Thé VOYANTE, r. Girard, 78, av. des Termes, de la Cour, 3^e et. Paris. Consultez-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. et p. cor.

MAIGRIE

entièrement pour être mince et distinguée, ou, à volonté, de l'endroit voulu. Sans rien avaler et facile à suivre. RAFFERMIS LES CHAIRS LE SEUL SANS DANGER ABSOLUMENT GARANTI Premiers effets des 1^{er} semaine et durable. Ecrire de notre part à H. M. STELLA GOLDEN, 47, Bd de la Chapelle, Paris-X^e qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

Détatouage universel

sans pigture, sans acide. Diplômé 1928. Disparition 8 jours. Méthode, produits pour opérer soi-même. Renseign. T. p. r. Prof. DIOU, 29 bis, Av. de Bobigny, Noisy-le-Sec (Seine).

SENSATIONNEL UNE FORMULE NOUVELLE

"LA CHYPRE ANTIQUE" Sulfant le parfum, odeur changeant. Le chimiste A. JOANNIS 41, boulevard de Versailles, Suresnes, vous livrera sur reçu de 15 francs en mandat, un flacon réclame.

GRATUITEMENT 20 SUCCÈS du catalogue



Les plus beaux des disques en vogue

DONNÉS aux acheteurs d'un de NOS PHONOS payables en 12 versements de 25^{fr} à partir de ou au comptant au prix exceptionnel de 250^{fr}

NOTRE LUXUEUX PORTATIF 28x32x13 riche garniture, moteur robuste, diaphragme sonore, garnitures nickelées

CETTE SOUSCRIPTION donnant droit aux

DISQUES GRATUITS

est réservée aux 250 premiers lecteurs qui enverront une enveloppe portant leur adresse à la

SOCIÉTÉ DICO

RAYON PHONO N° 29

119, rue Championnet, Paris (18^e)

pour recevoir catalogues illustrés des phonos et des

DISQUES BROADCAST

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans déplacement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 4.505 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professeurats.

Broch. 4.513 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 4.519 : Carrières administratives.

Broch. 4.524 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 4.534 : Carrières scientifiques, sous-ingénieur, conducteur, etc., etc., maître dans les diverses spécialités : chimie, géologie, topographie, mécanique, automobile, aviation, électricité, forge, mines, travaux publics, etc., etc., topographie, froid, chimie, agriculture, météorologie coloniale.

Broch. 4.539 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres); carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 4.545 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto.

Broch. 4.554 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 4.556 : Marine marchande.

Broch. 4.563 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, prof. s.

Broch. 4.570 : Arts du Dessin (dessin d'illustration, caricature, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurats).

Broch. 4.580 : Les métiers de la coupe, de la couture et de la mode (petite main, seconde main, première main, couturière, vendeuse-reloucheuse, représentant, modiste, coupeur, roupeuse).

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 4.587 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration); secrétariats.

Broch. 4.586 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages; guide, interprète.

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Pendant l'interrogatoire...



(Transmis par notre correspondant particulier.)

Ce document représente le premier enregistrement d'un interrogatoire dans le cabinet du chef de la police de Philadelphie. A gauche, assis, le jeune William Peters, qui assassina une jeune fille, raconte les circonstances du drame.

(Lire, page 3, l'article de notre correspondant d'Amérique, sur les méthodes policières en usage aux États-Unis.)